RAHIA

Recherches en Anthropologie & en Histoire de l'Afrique

Vie matérielle, échanges et capitalisme sur la rive méridionale du Pool du fleuve Congo (1815-1930)

Sylvie Ayimpam

Collection "Clio en @frique"

N° 18 - été 2006

Éditions du Centre d'Étude des Mondes Africains (CEMAf) MMSH -Aix-en-Provence

RAHIA

Recherches en anthropologie & en histoire de l'Afrique

Vie matérielle, échanges et capitalisme sur la rive méridionale du Pool du fleuve Congo (1815-1930)

Sylvie Ayimpam

Collection « Clio en @frique »

n° 18 – été 2006

Centre d'Étude des Mondes Africains (CEMAf) MMSH – Aix-en-Provence

Vie matérielle, échanges et capitalisme sur la rive méridionale du Pool du fleuve Congo 1815-1930

Introduction

I Les structures du quotidien et les jeux de l'échange sur la rive méridionale du Pool Malebo (1815-1881) 4

I.1 Le Pool Malebo 4

I.2 Le Pool Malebo et le système commercial du fleuve Congo avant 1815 5

I.2.1 Le Pool Malebo et le Royaume Tio 5

I.2.2 L'accès à la zone du Pool et les intérêts commerciaux 7

I.3 Le dix-neuvième siècle et le grand commerce fluvial 7

I.4 La vie des populations 8

I.4.1 L'économie locale et le grand commerce fluvial 8

I.4.2 L'organisation politique et sociale 12

I.4.3 Les conséquences du grand commerce fluvial sur la société 13

I.5 Vers la mise en place du capitalisme colonial 13

II Capitalisme et modification du cadre de vie matérielle (1881-1929) 15

II.1 La fondation des postes coloniaux sur la rive méridionale du Pool Malebo 15

II.1.1 Le poste de Léopoldville 16

II.1.2 Le poste de Kinshasa 16

II.1.3 Léopoldville et Kinshasa réunis 17

II.2 Capitalisme et croissance de la ville 17

II.3 Colonisation et rapports de pouvoir 18

II.3.1 La colonisation et le mode d'exercice du pouvoir 18

II.3.2 Les rapports de force entre les puissances capitalistes. 19

II.3.3 Les fonctionnaires de l'Etat Indépendant du Congo contre les chefs locaux 19

II.4 La question du salariat et les transformations sociales 20

II.4.1 L'introduction du salariat et le travail forcé 20

II.4.2 Salariat et transformations sociales 21

II.5 La Cité africaine de Léopoldville 22

II.6 La grande expansion de Léopoldville (1923-1929) 24

III Conclusion 25

IV Bibliographie 27

Vie matérielle, échanges et capitalisme sur la rive méridionale du Pool du fleuve Congo 1815-1930

Sylvie AYIMPAM[1]

Introduction

Le visage que revêt un milieu de vie est toujours le résultat d'un processus de développement dans la longue durée historique. L'histoire est ainsi importante dans l'analyse des processus de développement. Elle permet notamment de comprendre les changements s'opérant au niveau d'un territoire, les changements s'opérant au niveau des rapports entre acteurs sociaux. Elle est également importante parce qu'elle nous empêche de croire que les phénomènes que nous étudions sont nouveaux, ou qu'ils sont issus d'une génération spontanée.

En nous intéressant au cas de la ville de Kinshasa, nous nous sommes interrogés sur le processus de structuration dans la longue durée du territoire sur lequel elle est bâtie, étant donné que celui-ci a existé comme milieu de vie bien avant la fondation de la ville. Un regard sur un tel processus dans le temps long, prenant en compte à la fois les continuités et les ruptures, pourrait peut être amener un autre éclairage dans la compréhension des problèmes et défis qui se posent à ce milieu de vie aujourd'hui. Il nous faut d'emblée préciser que cette contribution n'a pas l'ambition de proposer une nouvelle version de l'histoire de la ville.[2] Il s'agit plutôt d'une tentative de compréhension de la dynamique des transformations ayant affecté ce milieu de vie, ainsi que les modes de vie des populations.

Concrètement, la présente étude[3] se propose de décrire une partie du processus de structuration (de 1815 à 1929) de la rive méridionale du Pool Malebo, rive sur laquelle se situe l'actuelle ville de Kinshasa. Elle se propose également d'analyser ce processus, en le situant dans le cadre d'une relation problématique entre les structures du quotidien et les jeux de l'échange de la majorité des populations, et la logique d'accumulation propre à la sphère capitaliste d'une minorité, inspiré de la pensée de Fernand Braudel et d'Immanuel Wallerstein. Dans la pensée de Braudel et de Wallerstein, l'introduction du capitalisme et de la logique d'accumulation a abouti partout dans le monde, à la déstructuration des bases

[1] Doctorante à l'Institut d'Etudes du Développement, Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Belgique. E-mail : ayimpams@yahoo.fr. Membre de l'équipe de recherche ACI du CEMAf-Aix « Société civile, pouvoirs locaux & développement durable des villes en Afrique ».

[2] Cette étude n'est pas une recherche en histoire *stricto sensu,* mais une analyse des processus de développement en longue période historique, recourant à une approche interdisciplinaire. Elle n'a pas utilisé des sources historiques primaires. La recherche a été essentiellement documentaire, utilisant notamment comme matériaux, les travaux d'historiens et d'anthropologues ayant travaillé sur la zone du Pool Malebo. Les travaux les plus utilisés pour cette première partie sont ceux de J. Vansina, E. M'Bokolo, et F. Bontinck. C'est peut être ici le lieu de rendre à notre tour, un hommage à l'œuvre de F. Bontinck. Son engagement dans la connaissance et la diffusion de l'histoire de la rive méridionale du Pool Malebo, dont témoigne son abondante production scientifique dans ce domaine, est remarquable. Son apport dans la connaissance de l'histoire du Congo en général, a certainement dû être important, si l'on se réfère à l'hommage scientifique qui lui a récemment été rendu. Voir Mabiala (2004).

[3] Ce texte est une version remaniée et partiellement réécrite d'une partie de notre mémoire de DEA (Ayimpam 2003).

de survie collective, ainsi qu'à l'exclusion et à la marginalisation d'un grand nombre d'acteurs sociaux.[4]

Le choix de ce cadre d'analyse se justifie par le fait que dans l'approche de ces deux auteurs, la prise en compte de l'histoire dans la longue durée est primordiale pour la compréhension des processus sociaux. Ce choix se justifie également par le fait que l'histoire et le développement de la zone du Pool Malebo sont fortement liés, selon nous, à l'histoire du capitalisme. La ville de Kinshasa, elle-même, est une création du capitalisme colonial. Celui-ci a influencé son mode de peuplement, et son mode d'organisation socio-économique. Cependant, bien avant l'introduction du capitalisme colonial et la fondation de la ville, cette zone était déjà liée au capitalisme international, notamment à travers la traite négrière, et constituait la plaque tournante de ce que certains historiens ont appelé l'*Axe commercial du fleuve Congo*. Nous y reviendrons.

La perspective engendrée par la mise en relation de l'histoire du développement de la rive méridionale du Pool Malebo à celle du capitalisme, donne certainement à cette étude un caractère sélectif. Effectivement, des choix ont dû être opérés en rapport avec le cadre d'analyse, en ce qui concerne les thèmes abordés et la bibliographie. De ce fait, elle ne prétend pas avoir donné une image complète de la rive méridionale durant la période étudiée.

L'analyse, combinant une approche systémique et une approche historique, se subdivisera en deux périodes. Elle essaiera d'examiner les contextes, économique, social, et politique, de chaque période, les interactions entre ces différents contextes, ainsi que les interactions entre le niveau local et le niveau international.[5] La première partira de 1815 à 1881, période située entre l'abolition de la traite négrière et la fondation de Léopoldville ; elle fera l'objet de la première partie. La seconde s'étendra de 1881 à 1929, période située entre la fondation de Léopoldville et son érection en capitale du Congo Belge, et fera l'objet de la seconde partie. Mais ce voyage dans le temps long jettera d'abord un rapide regard sur la période ouverte par l'arrivée des portugais sur les côtes atlantiques de l'Afrique centrale au quinzième siècle, qui eût une influence déterminante sur le développement du Pool Malebo.

[4]Braudel décrit la vie économique du monde selon un schéma tripartite, comme une maison à trois étages. Le premier niveau correspond à la construction de l'histoire matérielle que l'on peut retrouver dans le cadre de la vie quotidienne, les structures du quotidien, qu'il appelle faute de mieux "vie ou civilisation matérielle". Le deuxième niveau est celui du marché et de l'échange (économie de marché ou économie d'échange). Le troisième niveau est celui du capitalisme. Les deux premiers niveaux sont des structures qui historiquement ont préexisté au capitalisme et dont il faut l'en distinguer. A chaque niveau de la construction, il y a des acteurs avec des logiques différentes. Les logiques des acteurs de la superstructure qu'est le capitalisme, orientées vers l'accumulation sont différentes, voire s'opposent, à celles des acteurs des deux premiers niveaux, plutôt préoccupés par la reproduction d'un cadre de vie et des processus de survie. (1979, 1985). Les étages ou les niveaux du développement chez Braudel ne sont pas discontinues. C'est une construction continue où chaque étage sert de base et soutient l'émergence de l'étage supérieur. Leur construction ne s'inscrit pas dans une vision évolutionniste, linéaire, et normative, semblable à la vision des étapes du développement chez Rostow (1960). La perspective temporelle de construction de ces étages n'est pas non plus une chronologie linéaire, mais c'est une temporalité plurielle comprenant à la fois, continuités et ruptures. Wallerstein, lui, souligne plus particulièrement les relations conflictuelles dans lesquelles s'inscrit la vie des populations. Tandis que l'approche de la "modernisation" rationalise la montée de la logique de l'accumulation, la considérant comme une évolution naturelle et universelle qu'il convient d'accélérer, Wallerstein la voit plutôt comme un phénomène historique, qui est marqué par beaucoup d'aspects contradictoires. (1980, 1985, 2002).

[5]Dans cette perspective historico-systémique, les contextes (sous-systèmes) économique, politique, social, etc., sont interdépendants et interagissent entre eux, et c'est l'histoire qui définit concrètement ces interactions. L'approche met également en exergue le rôle des *acteurs sociaux*, car leur *mode d'action sociale* par exemple, peut avoir une influence sur le *mode d'exercice du pouvoir,* et peut ainsi définir un certain *mode de mobilisation des ressources.* Signalons que l'approche historico-systémique pour l'analyse des processus de développement, est décrite par Peemans (2002, 1994). Voir aussi les travaux de Degavre (1999), Amougou (2004).

I Les structures du quotidien et les jeux de l'échange sur la rive méridionale du Pool Malebo (1815-1881)

> "J'aimerais que les spécialistes des Sciences sociales voient pareillement dans l'histoire un moyen exceptionnel de connaissance et de recherche. Le présent n'est-il pas plus qu'à moitié la proie d'un passé obstiné à survivre, et le passé par ses règles, ses différences et ses ressemblances, la clef indispensable pour toute compréhension sérieuse du temps présent?" (Braudel 1979 III : 10).

Nous avons choisi de commencer cette étude par l'année 1815, année de l'adoption par le Congrès de Vienne de l'abolition de la traite négrière. En effet, l'abolition de la traite négrière considérée comme un commerce "illicite", un commerce "honteux", permit le développement d'un commerce "licite", celui des produits agricoles et autres. Cependant, certains historiens s'accordent à dire que, entre le commerce "licite" et le commerce "honteux", il n'y a pas eu de rupture brusque, mais une transition lente et prolongée, qu'à certains endroits -comme au Pool Malebo- les deux commerces ont coexisté pendant la première moitié, voire pendant les deux premiers tiers du dix-neuvième siècle, et que le commerce "licite" qui a beaucoup emprunté au commerce "honteux", a été à la fois son antithèse absolue, son successeur immédiat, et son prolongement direct. (M'Bokolo 1992) L'abolition de la traite négrière concourut à transformer le visage du commerce international. Le processus de colonisation du bassin du fleuve Congo à la fin du dix-neuvième siècle eût lieu dans ce contexte de lutte contre le commerce des esclaves et des horreurs qu'il avait engendrées, horreurs qui furent à la base des différents mouvements abolitionnistes en Europe.

I.1 Le Pool Malebo

Le Pool Malebo est une zone où le fleuve Congo s'agrandit jusqu'à former un lac. Le mot *Pool* en anglais signifie, *plan d'eau, lac, étang*. (Bontinck 1990) Actuellement, la ville de Kinshasa se situe sur la rive méridionale de ce Pool, tandis que la ville de Brazzaville se situe sur sa rive septentrionale. Ce lac du fleuve Congo était appelé *Nkunda* par les autochtones. Puis, il fut baptisé *Stanley Pool* en l'honneur de Henry Morton Stanley qui en 1877, fût le premier explorateur européen à l'avoir découvert[6] et en avoir fixé la superficie, soit 400 Km². (Whyms 1956) C'est bien après l'indépendance du pays, en janvier 1972, qu'il sera débaptisé et prendra son nom actuel de *Pool Malebo*, en référence aux plantes de Borasse[7] qui ornaient jadis abondamment les rives et les îles du Pool. L'hydronyme *Pool Malebo* signifie simplement, le *Lac des Borasses*. Il s'agit donc d'une caractéristique botanique. (Bontinck 1990)

Le Pool Malebo a été une zone importante dans les jeux de l'échange entre l'Afrique, l'Amérique, et l'Europe, pendant plusieurs siècles. En effet, le Pool Malebo est connu comme

[6] En fait, Stanley fut le premier *explorateur*, et non le premier *européen* à avoir atteint ce Pool. Il est indiqué plus loin dans ce texte, à partir des travaux de François Bontinck, que des missionnaires italiens y étaient arrivés déjà au 17ème siècle. (1982a, 1990) C'est le compagnon d'exploration de Stanley, *Pocok,* avec qui il était arrivé jusqu'au Pool, qui baptisa ce lac du nom de Stanley Pool. (Whyms, 1956) Concernant les précisions sur le terme *Nkunda* ou *Nkuna* tel qu'il apparaît dans certains textes historiques, voir Bontinck (1990).

[7] Le Borasse ou plus exactement le Borassus flabellifer est un grand palmier, appelé *Malebo* (*Lilebo* au singulier) par les populations locales, et que l'on trouvait autrefois abondamment sur les rives et les îles du Pool. L'ancien Kinshasa ou Léo I, où il y avait abondamment ces plantes, reçut aussi le surnom de Kin-Malebo. (*Ibid.*) Ce palmier qui possède de grandes palmes circulaires portées par de longs pétioles et dont le fruit peut avoir la taille d'une noix de coco, pousse surtout en Afrique équatoriale et a plusieurs synonymes : Palmier à sucre, Borasse, Palmyra, Palmier rônier, Palmier de Palmyre, etc. Il serait aussi utilisé dans les pharmacopées traditionnelles pour ses vertus laxatives, antifébriles, fortifiantes.

étant une très ancienne zone commerciale disposant d'un marché régional important depuis le seizième siècle. Pendant la période de la traite négrière, il joua particulièrement un rôle de premier plan dans le commerce des esclaves. Même si le commerce "licite" fut le prolongement de la traite négrière, la période de son interdiction au dix-neuvième siècle inaugure des transformations déterminantes dans les économies africaines qui vont être accélérées, intensifiées, et généralisées par la colonisation. (M'Bokolo 1992). Mais avant d'aborder cette période marquée par l'interdiction de la traite négrière, nous nous proposons de jeter un bref regard historique sur les périodes précédentes.

I.2Le Pool Malebo et le système commercial du fleuve Congo avant 1815

Après la découverte de l'embouchure du fleuve Congo par l'explorateur portugais *Diego Cão* en 1483, une alliance est nouée entre le Royaume Kongo et le Royaume du Portugal[8]. Cette découverte est un événement important parce qu'elle met fin à l'isolement intercontinental dans lequel évoluait l'Afrique centrale et inaugure l'ère des premières sources écrites sur cette région. En effet, l'Afrique centrale est une région qui jusque là était peu connue, et n'avait quasiment pas des rapports avec les autres continents. Ce sont les travaux d'archéologie et de linguistique (étude des langues bantoues) qui révèlent que des traces d'occupation humaine en Afrique centrale remontent à plusieurs siècles avant notre ère, et que le développement de l'agriculture, de la métallurgie du fer, et du cuivre dans le bassin du Congo datent d'environ deux mille ans. (Vansina 1991, 2004) L'arrivée des portugais vers la fin du quinzième siècle fait entrer l'Afrique centrale dans les échanges intercontinentaux.

Avec la traite négrière, un axe commercial va se développer vers le seizième siècle le long du fleuve Congo, de la côte atlantique jusqu'au delà du cours moyen du fleuve; c'est l'axe commercial du fleuve Congo. Cet axe commercial avait comme plaque tournante, le Pool Malebo. Le Pool le coupait en deux zones, très différentes dans leurs structures et intégrées au commerce atlantique à des périodes différentes. (M'Bokolo 1992).

La première zone allait de la côte de l'océan atlantique jusqu'au Pool Malebo. Elle était surtout une zone de passage des marchandises et était drainée par des routes. Elle avait pour activité principale, le courtage. Le fleuve Congo n'étant navigable qu'à certains endroits dans cette zone, il y avait donc un important réseau routier, composé des routes qui reliaient le Pool Malebo aux principaux marchés de la zone tels que Tungwa, Tshela, São Salvador, Kimongo, Ludima, et constituait l'essentiel du trafic sur cette zone. Il y avait également un ensemble de ports se situant, soit aux points de rupture des charges, soit à l'estuaire du fleuve (Nokki, Manyanga, Lukunga; Matadi, Boma, Vivi).

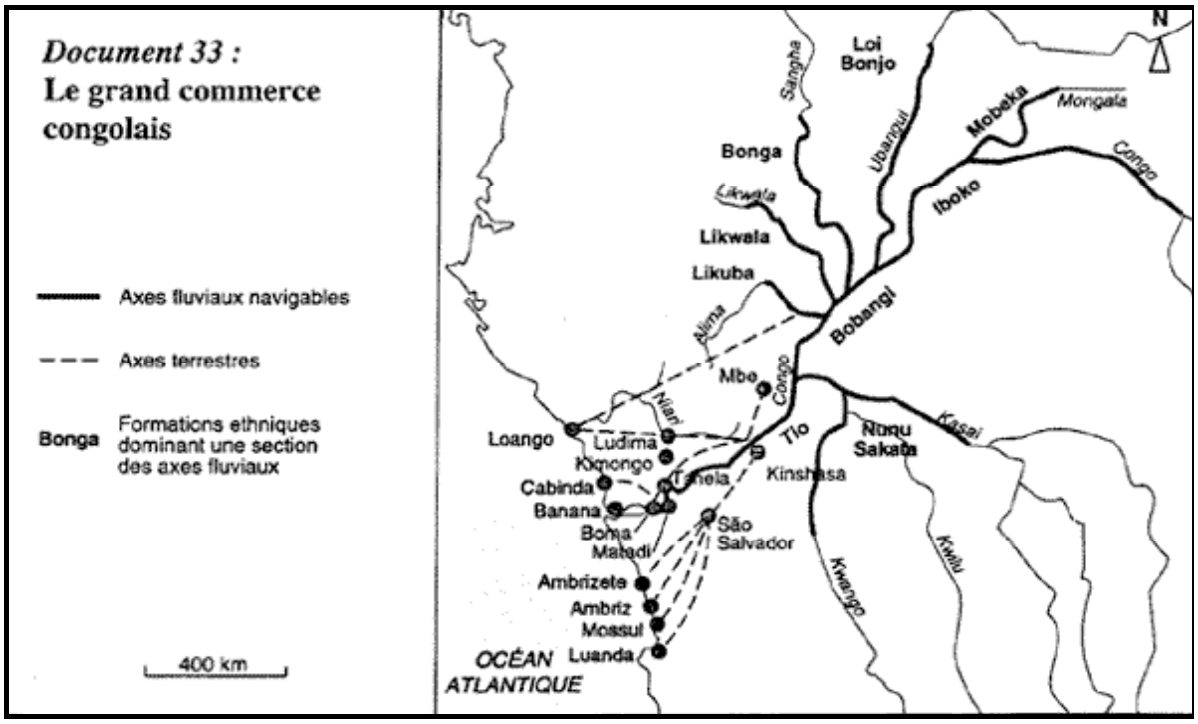
La seconde zone était essentiellement fluviale et allait du Pool Malebo jusqu'au confluent des rivières Ubangi et Uélé. Contrairement à la première zone qui a été désignée comme zone de passage des marchandises, celle-ci est une zone de production: poteries, sel, alcool de canne à sucre, ivoire, gomme copal, etc. Le Pool Malebo était considéré comme le principal entrepôt et le grand carrefour de cet axe commercial, car il en constituait le point de rupture des charges le plus important.

I.2.1 Le Pool Malebo et le Royaume Tio

Différents travaux d'historiens et d'anthropologues indiquent que le Pool Malebo faisait partie du Royaume *Tio*. Les peuples Tio sont plus connus sous l'ethnonyme *Batéké*. Selon Jan Vansina qui a consacré une monographie à ce royaume, le terme *Batéké* serait un terme Kikongo se référant aux groupes des populations appartenant au Royaume du

[8] Il existe un grand nombre d'écrits sur la découverte de l'embouchure du fleuve Congo par les portugais au 15ème siècle, et sur les relations entre le Portugal et le Royaume Kongo. Les lecteurs intéressés peuvent se documenter à titre indicatif dans certains des ouvrages utilisés pour notre étude, tels que M'Bokolo (1995, 1992), Ndaywel (1998), Vansina (2004, 1991) qui suggèrent des pistes bibliographiques à ce sujet.

Makoko, ou en présentant les caractéristiques (Vansina 1973). L'ethnonyme *Téké*, chez les peuples Kongo, sur le plateau des Batéké, et dans toute la vallée centrale du Congo, renvoie à l'idée de vendre. (Ndaywel 1998) Le terme *Téké***,** signifiant "vendre" en langue Kikongo, ferait ainsi référence à l'activité économique principale des Tio qui était le commerce et par conséquent, à la manière dont ils étaient perçus par leurs voisins : comme des *Batéké*, c'est-à-dire des commerçants.



Source : M'BOKOLO, Elikya, 1992 :173.

Les peuples Tio furent, selon Vansina, parmi les plus connus des peuples du Congo, en Amérique et en Europe, à cause de leur établissement dans la zone du Pool, carrefour de l'axe commercial congolais. La plupart des esclaves vendus en Amérique, ainsi que l'ivoire, en provenance du bassin du Congo, passèrent par leurs marchés (1973). Le Royaume Tio serait vraisemblablement issu de l'agrégation des petites unités territoriales et politiques au profit de l'une d'elles et d'un "grand homme", le roi, appelé *Makoko***.** (M'Bokolo 1992)**.** Ces petites unités territoriales seraient, selon Ndaywel, les ruines d'un très ancien royaume appelé *N'guunu* et situé sur le Pool Malebo. L'agrégation de ces unités pour former le nouveau royaume du Makoko aurait eu lieu vers le seizième siècle. (Ndaywel 1998, voir aussi M'Bokolo 1992). Le Royaume Tio avait développé une longue tradition commerciale avec ses voisins, le Royaume Kongo et le Royaume Loango, et permettait le passage des marchandises, en provenance de l'océan, ou vers l'océan.

Sur la rive méridionale du Pool, on trouvait à coté des Batéké, les ethnies, *Mfinu* et *Humbu***,** qui étaient assimilés aux Batéké par la langue et la culture, mais n'en faisaient pas partie. D'après Vansina, les *Bahumbu*, sont les propriétaires des terres méridionales du Pool Malebo. La plupart de leurs villages se situaient dans l'hinterland et derrière les collines, et leur capitale se trouvait à *Lemba*. Le Seigneur de Lemba, qui résidait à Mbanza-Lemba, était le chef de la rive méridionale du Pool. (1973)

I.2.2 L'accès à la zone du Pool et les intérêts commerciaux

Il nous semble important de souligner le fait que la zone du Pool Malebo est restée inaccessible aux européens pendant plusieurs siècles. Le bassin du Congo a connu ainsi une colonisation tardive, contrairement aux régions de l'Afrique occidentale. Certes, les obstacles d'ordre géographique étaient nombreux.[9] Mais au delà des obstacles naturelles, il y a eu une volonté tenace des commerçants Bakongo et Batéké, d'empêcher l'accès au Pool aux européens, qu'ils soient commerçants ou missionnaires. Cela ressort clairement d'un texte de François Bontinck, commentant les périples de quelques missionnaires italiens au dix-septième siècle, tentant de s'introduire dans le Royaume du Makoko, à partir du Royaume Kongo.

La première tentative échoua ; un missionnaire fut même menacé de mort et bastonné. Ils ne réussirent à atteindre le Pool qu'à la seconde tentative. Mais leur escapade au Royaume Tio s'arrêta à la rive méridionale. Ils ne purent traverser le fleuve pour aller jusqu'à M'be rencontrer le roi. De même, lorsque d'autres missionnaires de la même congrégation essayèrent quelques décennies plus tard, d'accéder au roi Makoko par le canal du N'gobila, l'un des chefs Batéké, ce dernier fut attaqué par quelques chefs de village voisins coalisés contre lui. Son village fut incendié et il dut se réfugier ailleurs, avant de le reconstruire. Ses assaillants l'avaient attaqué pour l'empêcher de recevoir des missionnaires le baptême, qu'ils estimaient nuisible à leurs intérêts commerciaux[10]. (Bontinck 1983a).

Les peuples qui étaient aux confins du Royaume Kongo craignaient que les missionnaires en se rendant chez les Tio, ouvrent la route aux commerçants portugais et les privent ainsi de leurs avantages commerciaux, tels que les droits de transit à payer au passage des villages et des cours d'eau, ainsi que diverses rétributions à céder aux courtiers de la région. Les missionnaires rentrèrent donc au Royaume Kongo, sans avoir pu voir le Makoko (*ibid.*). Le Royaume du Makoko continua à exercer une étrange fascination sur les missionnaires travaillant au Royaume Kongo. Ils rêvaient d'y établir des missions. Ils auraient sans doute pu le faire, n'eut été la franche opposition des commerçants.

I.3Le dix-neuvième siècle et le grand commerce fluvial

Au dix-neuvième siècle le grand commerce fluvial s'intensifia, malgré l'interdiction de la traite négrière. Partant du Pool Malebo, des caravanes des porteurs acheminaient les marchandises vers les comptoirs situés près de l'embouchure du fleuve, dans le Bas Congo. Michel Merlier rapporte que « des "linguisters", sortes de commis voyageurs congolais, parcouraient le Bas Congo pour guider vers Boma des caravanes d'esclaves porteurs d'huile, d'amandes, de palme, d'arachides, de sésame, d'ivoire, et ensuite de caoutchouc: certains jours jusqu'à dix mille Bacongo fréquentaient les comptoirs où l'on fondait les pains d'huile sur d'énormes réchauds. Chaque maison se procurait à bon compte en Europe une spécialité en grosses quantités (genièvre, fusils, poudre, tissus...). » (Merlier 1962)

---

[9] Des cataractes situées entre le Pool et l'estuaire du fleuve Congo s'érigent en obstacles, empêchant l'accès au Pool par voie fluviale. Le voyage par voie terrestre à travers des collines escarpées, ardemment chauffées par le soleil tropical, semblait effrayer même les plus intrépides. Ces obstacles ne permirent, ni au commerce européen, ni aux explorateurs, de pénétrer dans le bassin du Congo. Il y eut après Diego Cão, plusieurs tentatives de remonter le fleuve par l'estuaire partant de la côte atlantique, mais elles échouèrent toutes, les soixante-six chutes et rapides qui s'étendent de l'estuaire jusqu'au Pool Malebo, s'opposant comme une barrière infranchissable. Jusqu'au 19ème siècle, le commerce européen se limitait à la côte atlantique. (Franck 1930).

[10] Bontinck rapporte que ces missionnaires capucins italiens travaillant au Royaume Kongo, avaient souvent entendu parler du mystérieux Royaume du Makoko et désiraient s'y rendre. Ils espéraient pouvoir entrer en contact avec le Makoko de M'be, par le truchement du *N'gobila*, titre donné au chef Téké dont le fief se serait situé au 17ème siècle approximativement à l'emplacement du village de Kinshasa au 19ème siècle. Les écrits de ces missionnaires constituent les sources écrites les plus anciennes sur le Pool Malebo. C'est grâce aux journaux personnels, aux lettres, et récits autobiographiques de ces missionnaires que sont parvenues ces frasques historiques sur le Royaume Tio au 17ème siècle. Leurs récits parlent par exemple de l'emplacement de plusieurs villages par lesquels ils sont passés: Mbanza-Lemba, Kintambo, Kimbangu, Kimwenza, Mpumbu, Binza, Funa, Lukunga, etc. (Bontinck 1983a)

Au cours du dix-neuvième siècle, les *Bobangi* s'ajouteront aux Batéké dans les jeux de l'échange au Pool Malebo. Ils se déplacèrent de la rivière Ubangi où ils étaient d'abord établis, vers le cours moyen du fleuve Congo, puis vers le Pool Malebo, vers la fin du dix-huitième siècle et le début du dix-neuvième siècle. Ils n'étaient pas une horde de conquérants, mais furent plutôt attirés par la vivacité commerciale de la zone du Pool. Les "gens d'eau", comme ils aimaient à s'appeler eux mêmes, peuples riverains, les Bobangi vont donner une impulsion décisive aux échanges[11]. Ils arrivaient à faire passer au minimum une tonne de marchandises au Pool, et au plus fort des échanges, quarante tonnes par jour.

Les transactions commerciales reposaient principalement sur l'ivoire et les esclaves destinés aux comptoirs côtiers, et échangés contre des produits européens tels que les fusils et les tissus. L'exportation des esclaves continua dans cette région jusqu'aux environs des années 1850-1860, puis fut remplacée par des nouveaux produits tels que le tabac. Aux environs de 1870, ils amenaient au Pool Malebo de 5000 à 6000 dents d'éléphants. Les Bobangi étaient donc considérés comme les maîtres de la navigation du fleuve Congo et de ses affluents tels que, l'Alima, la Likona, et l'Ikelemba, entre le Pool Malebo et le pays des *Bangala*, situé sur vallée de la rivière Ubangi. Ils avaient des convois impressionnants de 10 à 60 pirogues chargés de marchandises qui descendaient et remontaient incessamment le fleuve Congo. Le *Lingala,* s'enrichit et devint la langue du commerce dans les pays drainés par le Congo, l'Ubangi, et leurs affluents, alors qu'il n'était d'abord pratiqué que par un petit groupe des "gens d'eau"[12]. (Vansina 1973, M'Bokolo 1992).

Les Bobangi s'impliquèrent, puis prirent en main les échanges sur la partie Nord de l'axe commercial congolais, jusqu'à ce que la fondation du poste de Léopoldville et le lancement de la navigation à vapeur sur le fleuve par Henry Morton Stanley en 1881, vinrent désorganiser, puis mettre fin à leur emprise sur ce commerce. (Vansina 1973) Le système commercial du fleuve Congo s'effondra donc, avant de se transformer vers la fin du dix-neuvième siècle, à cause de la séparation de l'axe fluvial entre les Français et les Belges, de l'établissement des maisons de commerce dans les anciens villages riverains, du développement de la navigation à vapeur et du développement des voies ferrées. (M'Bokolo 1992).

I.4La vie des populations

I.4.1 L'économie locale et le grand commerce fluvial

L'activité commerciale décrite ci-dessus, a participé aux jeux de l'échange entre l'Afrique, l'Europe, et l'Amérique. Elle a mis en relation la zone du Pool Malebo avec l'économie-monde capitaliste vers le seizième siècle[13]. Mais il convient de préciser que ce

[11] Les Bobangi ont d'abord occupé la rivière Ubangi qui leur doit son nom (U'bangi ou l'eau des Bobangi), puis le cours moyen du fleuve Congo, la section du fleuve Congo où viennent se jeter la plupart des affluents. Ce qui leur avait permis d'être des intermédiaires incontournables du commerce fluvial. Leurs principales cités sur le cours moyen du fleuve Congo étaient Bolobo, Basoko, Bonga, Mushie, Makandza, Irebu, Upoto, etc. (M'Bokolo, 1992).

12 Le lingala est la langue la plus parlée actuellement dans la ville de Kinshasa. L'on peut ainsi comprendre comment cette langue qui n'était d'abord utilisée que par quelques peuples de la vallée de la rivière Ubangi, s'est répandue comme langue véhiculaire du commerce le long du fleuve Congo au dix-neuvième siècle, et ce grâce à l'implication des Bobangi dans ce commerce. Finalement, le lingala est devenu la langue parlée au Pool, sur la rive méridionale mais aussi sur la rive septentrionale (l'actuelle Brazzaville), alors que ça aurait logiquement dû être la langue téké.

13 La notion d'économie-monde telle que développée par Immanuel Wallerstein, se rapporte à des entités économiques, dans lesquelles le lien fondamental réunissant les parties du système sont d'ordre économique, même si dans une certaine mesure, il est renforcé par des liens culturels et parfois par des accords politiques ou des structures confédérales. Il n'y a pas de système politique unique s'étendant sur tout l'espace considéré. Avant l'époque moderne, selon lui, des systèmes de ce genre avaient existé, mais étaient des structures très instables, qui avaient toujours fini par se transformer en empires: cas de Rome, de la Perse, et de la Chine. Et ce n'est donc qu'à l'époque moderne, qu'une économie-monde, en l'occurrence l'économie-monde capitaliste née en Europe vers la fin du quinzième siècle, a pu survivre pendant cinq siècles sans se transformer en empire et ce, grâce aux techniques liées du

commerce n'était réservé qu'à une minorité, dominée par les riverains du Pool. Cette minorité était constituée des chefs qui avaient su exploiter le droit exclusif de vendre les esclaves et les ivoires, et qui avait acquis de la sorte, une fortune considérable, en esclaves, en armement, et en marchandises. Les chefs qui étaient établis loin des rives avaient un pouvoir économique moins grand que celui des chefs riverains, car ils ne participaient que de façon incidente au commerce, en envoyant leurs dépendants vers le Pool. A coté du commerce fluvial, continuait à se développer et subsistait l'économie locale. En effet, c'est la production et les échanges locaux qui dominaient la vie des gens et permettaient de générer les surplus nécessaires pour approvisionner les marchands et les artisans. (M'Bokolo 1992:95, 178)

Les transformations socio-économiques que connut cette zone au dix-neuvième siècle, affectèrent également le secteur de la subsistance, l'agriculture et l'artisanat. L'agriculture se développa fortement. La production et la transformation du manioc destiné au marché du fleuve, entraînèrent une utilisation intensive d'une main d'oeuvre féminine toujours plus nombreuse. La culture du tabac, destinée en grande partie aux exportations mobilisa, quant à elle, une force de travail masculine de condition servile. Par contre, certaines branches de l'artisanat, telles que la métallurgie du fer ne cessèrent de décliner. On renonça à la fabrication du sel végétal, des arcs, des flèches ainsi qu'à la métallurgie de fer parce qu'il revenait moins cher de les importer de la côte atlantique. Il en fût de même pour les pirogues et les pagaies et tout l'attirail de pêche qu'on demandait aux Bobangi (*id*. :177-178). La poterie au contraire, se développa très fortement.

Les villages de la rive méridionale et la géographie de l'économie locale

Il convient par ailleurs, pour comprendre la vie économique et sociale des populations de la rive méridionale du Pool Malebo pendant le dix-neuvième siècle, d'avoir une idée de sa configuration géographique. La rive méridionale était composée de plusieurs villages d'importance variable : d'une part des villages riverains et d'autre part des villages qui se situaient dans l'hinterland. Il y avait deux principaux villages riverains: *Ntsasa* (Kinshasa) et *Ntamo* (Kintambo)[14]. Ils étaient les marchés les plus importants de la rive méridionale.

Dans une étude consacrée aux anciens villages des environs de Kinshasa, Léon de Saint Moulin (1969) rapporte que les principaux villages de la rive méridionale étaient Kinshasa, Kintambo, et Lemba. Kinshasa, Kintambo et d'autres villages tels que Ndolo, Kingabwa, Mokila, Kinsuka, etc., étaient des villages riverains et appartenaient aux Batéké. Dans l'hinterland, les villages appartenaient aux Bahumbu. Le village principal était Lemba ou Mbanza-Lemba, qui était un grand centre commercial. A coté de nombreux petits villages Bahumbu, on peut citer certains, tels que Kimbangu et Kimwenza, qui étaient également très connus.

La vie socio-économique des populations variait selon qu'elles habitaient les villages riverains ou les villages de l'hinterland. Jan Vansina (1973) indique que les villages principaux du Pool pouvaient être considérés comme des villes commerciales. Ils étaient, contrairement aux villages de l'hinterland, très agglomérés et composés de plusieurs villages, souvent six ou sept. Le village de Kinshasa par exemple, était composé de plusieurs petits villages qui allaient de la plaine de Kalina à Ndolo. La plupart des villages riverains avaient une population mélangée composée des Tio et des Bobangi. Ils étaient peuplés et organisés de manière particulière: il y avait une poignée d'hommes libres qui dirigeaient et contrôlaient un grand nombre d'esclaves. Les principaux dirigeants avaient des centaines d'esclaves et un

capitalisme et de la science moderne. Ce sont ces éléments qui lui ont permis de se développer et de s'étendre pratiquement au monde entier aujourd'hui, sans se constituer en une structure politique unifiée. (1980).

[14] Il s'agit du village de Ntsasa, ou *Nshasa*, selon la graphie de Stanley, qui est restée la graphie usuelle. Ntamo est la prononciation en Téké, et *Ntambo* est la prononciation Kikongo. Les Bakongo précédaient les noms des villages du préfixe locatif *Ki* signifiant *à* en français ; ce qui donne, *Ki Ntsasa* ou *Ki Ntamo* signifiant simplement "à Ntsasa" ou "à Ntamo". Beaucoup d'autres villages Batéké ou Bahumbu portent dans l'usage ce préfixe Kikongo, tel est le cas de Kingabwa (Ki Ngabwa), Kinsuka (Ki Nsuka), Kimwenza (Ki Mwenza), Kindolo (Ki Ndolo), etc.
Sur la rive septentrionale, il y avait également deux grands villages importants dans le commerce ; il s'agit de Mfwa et de M'Pila. Ntsasa, Ntamo, Mfwa et M'Pila furent les plus grands marchés du Pool au 19ème siècle.

peu plus d'une vingtaine de femmes chacun. On pouvait estimer à environ cinq mille habitants, la population des villages comme Kintambo ou Kinshasa. En plus, ces grands villages, recevaient périodiquement des caravanes de commerçants en provenance des différentes parties de l'axe commercial congolais. Les commerçants y établissaient des campements pendant plusieurs semaines.

Les habitants des villages riverains cultivaient peu et achetaient plutôt les produits vivriers en provenance des villages de l'hinterland (chez les Bahumbu). On trouvait quelques hommes à Kinshasa, comme dans les autres villages riverains, qui pratiquaient la pêche. Mais le plus grand nombre vivaient du commerce local. Quant aux femmes des villages riverains, elles ont connu des changements dans leurs pratiques économiques suite au grand commerce fluvial. Par exemple, on trouvait très peu de champs cultivés par ces femmes. Elles étaient davantage occupées à l'artisanat et particulièrement à la poterie. De même, elles préparaient d'énormes quantités de pain de manioc (chikwangues) pour les caravanes des commerçants qui campaient périodiquement dans les grands villages. Elles participaient aussi aux marchés locaux des vivres tenus par les femmes des villages de l'hinterland. Malgré tout ce travail, elles semblaient disposer de beaucoup plus de temps libre que les femmes vivant dans les villages de l'hinterland. (Vansina 1973 : 255-262)

Chez les Bahumbu, les populations ont continué à vivre essentiellement de l'agriculture. On y trouvait aussi bien des marchés d'importance régionale que locale, les uns plus importants que les autres, selon le rôle joué, soit dans le grand commerce fluvial, soit dans les échanges locaux. Par exemple, un marché tel que celui de Lemba dans le Pumbu, était un centre commercial de loin plus important que celui de Kimwenza, qui était un marché d'intérêt plus local. Il attirait différents acteurs impliqués dans le grand commerce fluvial, comme les Bobangi qui remontaient en pirogues la rivière Ndjili jusqu'à Kimbangu et de là, atteignaient assez facilement leur destination, Lemba. (Bontinck 1983b :169-170).

Les villages des Bahumbu dépassaient rarement une population de trois cents personnes, femmes et enfants compris. Par contre, ces villages étaient nombreux et proches, distants de trois à quatre kilomètres. Les Bahumbu étaient des véritables agriculteurs. Ils cultivaient la terre, faisaient de la pêche, de la chasse, et de l'artisanat. Ils produisaient pour leur propre consommation, mais produisaient surtout pour l'échange. Ils cultivaient le manioc, le maïs, les patates, les bananes, la canne à sucre, l'ananas, etc. Ils pratiquaient la pêche dans le fleuve Congo et dans ses affluents.[15] Ils vendaient également du gibier, des animaux domestiques, des animaux d'élevage, des arachides, du Kaolin, du tabac, etc. Les Bahumbu étaient ainsi les fournisseurs des produits vivriers aux grands villages riverains. A leur tour les habitants des grands villages riverains, revendaient la plus grande partie de ces produits aux commerçants des caravanes durant leurs campements au Pool. Ces caravanes qui pouvaient comprendre cent à cinq cents personnes, campaient pendant des périodes pouvant aller au-delà de quatre semaines. Elles constituaient ainsi un marché important pour l'économie locale. (Vansina 1973).

Les opportunités offertes par le grand commerce fluvial

La présence régulière des caravanes des commerçants au Pool a offert de nombreuses opportunités à l'économie locale. Mais il faudrait sans doute de préciser que ce n'était pas seulement les caravaniers qui s'approvisionnaient auprès des petits commerçants locaux. Ces derniers achetaient à leur tour auprès des caravaniers certains types de produits. Par exemple, à coté des marchandises destinées au commerce international que les Bobangi acheminaient au Pool, on trouvait également des marchandises destinées à la consommation locale: vivres divers, boissons alcoolisés, bois, objets métalliques de luxe, et d'usage quotidien, les produits de l'artisanat, les pirogues, etc. (M'Bokolo 1992 : 178)

Avec le grand commerce fluvial, même les "petites gens" s'habituent à la consommation des produits d'importation européenne en provenance des côtes atlantiques. Ces produits coûtent en général moins cher, et sont de meilleure qualité que les produits

[15] Charles Liebrechts, cité par BONTINCK, (1983b : 242)

locaux. La qualité de ces produits fait qu'ils soient acceptés d'abord comme biens de luxe, mais plus tard comme des biens d'usage quotidien. Ce qui développe une forte dépendance vis-à-vis des biens importés et la réduction du degré d'autosuffisance chez les Batéké.

Ces produits européens entrés dans l'usage quotidien étaient très variés : les tissus, les couvertures, les verres, la poudre de chasse, le sel, les cuillers, les fourchettes, les colliers, les bouteilles, les bougies, les assiettes, etc. La liste est longue. La consommation des boissons alcooliques d'origine européenne tel que le gin et le rhum entre aussi dans les moeurs. Mais en dépit de la concurrence des produits d'importation, l'artisanat local, surtout la poterie, a continué à se développer. Ces produits de l'artisanat sont vendus aux Bobangi qui les revendent vers le haut fleuve. Ceci pourrait être expliqué selon Vansina, par une préférence culturelle. Les ustensiles fabriqués par les gens du Pool étaient fort appréciés, surtout les cruches, les bassins, les marmites, et les braseros. (1973 : 268-270)

Le poisson fumé et le poisson salé se vendaient bien au Pool. Les deux servaient à la fois de marchandise et de monnaie d'échange. Le poisson fumé était transporté par les Bobangi qui l'utilisaient dans les petits marchés locaux pour s'approvisionner en vivres. Le poisson salé était fabriqué sur place à l'aide du sel marin en provenance de la côte atlantique. Il servait également dans les échanges locaux entre les habitants des grands villages riverains et les villages de l'hinterland. La bière de maïs, le vin de canne à sucre, en provenance de l'hinterland étaient aussi vendus dans les marchés du Pool et étaient très appréciés. Les produits vivriers, la bière et le vin étaient vendus par les femmes, tandis que le tabac et la viande étaient vendus par les hommes. L'on remarque une forme de "spécialisation" des différentes parties de la rive méridionale. D'une part, il y a les grands villages qui se spécialisent dans la fonction commerciale. D'autre part, les villages de l'hinterland et ceux situés sur les plateaux des Batéké, qui se spécialisent dans l'agriculture et fournissent aux grands villages les produits vivriers nécessaires.

De même, les saisons du commerce fluvial influencent l'économie locale, avec les périodes pleines et les périodes creuses. En effet, les caravanes des commerçants en provenance de la partie Nord de l'axe commercial congolais qui arrivent au Pool par voie fluviale, sont régulières dans les grands villages, que ce soit en saison sèche comme en saison des pluies. Par contre, les caravanes en provenance de la cote atlantique qui viennent par voie de terre, sont beaucoup plus régulières en saison sèche qu'en saison de pluie. Ces différentes périodicités affectent également l'économie locale.

Ainsi avec l'intensification des échanges dans le Pool au dix-neuvième siècle, l'agriculture va connaître un très grand essor dans l'hinterland de la rive méridionale et sur les plateaux des Batéké. La production et la transformation du manioc vont rapidement augmenter grâce à une demande toujours croissante, due aux séjours réguliers des caravanes en constante augmentation.

Les marchés, lieux de transaction

En ce qui concerne les marchés traditionnels, Isidore Ndaywel rapporte qu'ils étaient les structures économiques les plus pertinentes. Il y avait les marchés locaux et les marchés interrégionaux, qui se distinguaient les uns des autres par les produits vendus, la périodicité de leur tenue, et l'origine des marchands. Une semaine traditionnelle comprenait un jour de marché, se distinguant des jours de repos et des jours des travaux de champ. La variation de ces jours de marché d'une région à l'autre permettait de circuler librement d'un marché à l'autre. (1998 :67-73)

Le marché n'était pas une structure strictement économique: il laissait entrevoir par son organisation, son rôle extraéconomique. Il était aussi un lieu de divertissement; on y faisait étalage de nouvelles modes; les danseurs y exhibaient les nouvelles danses qui se propageaient ainsi plus facilement. C'est également aux marchés que se faisaient les annonces, la promulgation de nouvelles lois. On y tranchait certaines discussions; on y jugeait les crimes les plus spectaculaires, etc.

Quant aux échanges, on sait que le troc fut le premier système d'échange. Mais il ne disparut pas complètement même après l'introduction des outils d'échange. Il y eut d'abord des produits qui étaient à la fois, les objets et les instruments de l'échange. Ensuite, il y eut des symboles monétaires, puis des monnaies primitives, tels que les coquillages, les tissus, le collier, la barre de métal ou *motako* (pl. *mitako*) qui deviendra, plus tard avec l'introduction du capitalisme colonial dans le bassin du Congo, la principale monnaie d'échange.

C'était donc cela l'économie locale, l'économie de ceux qui ne participaient pas de manière directe au grand commerce fluvial, réservé comme cela a été dit précédemment, à une minorité, aux chefs, aux privilégiés, aux gens "d'en haut". Comme on peut le voir, l'économie des gens "d'en bas" et l'économie des gens "d'en haut" sont très liées. Le commerce fluvial, fournit à l'économie locale un marché substantiel en plus de son marché habituel. De même, l'économie locale soutient le commerce fluvial en fournissant les vivres nécessaires à la subsistance des commerçants qui séjournent régulièrement au Pool.

I.4.2 L'organisation politique et sociale

Le Royaume Tio est parmi les formations politiques qui se seraient adaptées de manière heureuse aux opportunités nouvelles liées aux échanges côtiers. Plus que ses deux royaumes voisins, le Royaume Kongo et le Royaume Loango, le Royaume Tio était associé dès ses débuts à l'idée des échanges, par le fait qu'il comprenait le Pool Malebo, l'un des centres d'échange les plus actifs d'Afrique centrale. Cette implication précoce dans les échanges, pourrait avoir permis à tous les notables d'avoir une opportunité d'accès à la fortune et aurait ainsi bloqué un processus de centralisation semblable à celui du Royaume Kongo. L'Etat aurait donc eu une très faible emprise sur la société. (M'Bokolo 1992) Le Makoko, était bien sûr le roi, mais les véritables chefs des différentes parties du royaume étaient, selon Vansina (1973), les chefs locaux (*N'Kani*) et les chefs de terre (*N'ga ntsii* ou *N'ga ntsie*).

Le chef local ou chef de village tirait son autorité du fait qu'il était le chef du lignage constituant le village, ou le chef du lignage qui avait fondé le village, et auquel d'autres lignages ou personnes se sont ajoutés. Il exerçait ses pouvoirs qui étaient essentiellement rituels et judiciaires dans les limites de son village. Par contre, les pouvoirs du chef de terre, s'étendaient sur une "terre" regroupant plusieurs villages. Il était le garant de la fécondité de la terre, de l'abondance des récoltes, assurait le succès de la chasse et de la cueillette, la succession régulière des cycles cosmiques, etc.

La machine politique était animée par deux rouages essentiels: premièrement, un système complexe de tributs remontant de la base au sommet de la société (le roi Makoko), et deuxièmement, la cohérence de pouvoirs rituels et spirituels très hiérarchisés. Cependant, le fait que le roi habitait le village de M'be, sur la rive septentrionale, à plus de 100 Km au nord, loin des rives du Pool Malebo, conduisit au phénomène du dédoublement du pouvoir. Le pouvoir politique, rituel, concentré à M'be chez le roi, et le pouvoir économique essentiellement marchand, concentré au Pool entre les mains des dignitaires ou des hommes nouveaux ayant su développer de nouveaux modes de vie orientés vers la recherche de l'efficacité économique, de la réussite individuelle et l'accumulation de dépendants (femmes, esclaves) et de biens matériels tirés du commerce.

Les Batéké, étant établis à cheval entre les deux rives du Pool, leur situation différait selon qu'ils étaient installés sur la rive septentrionale ou sur la rive méridionale. Ceux qui étaient installés sur la rive méridionale, occupaient des terres appartenant aux Bahumbu, mais ils dépendaient politiquement, du Makoko résidant sur la rive septentrionale.

Il y a une longue histoire de cohabitation entre les Batéké et les Bahumbu sur la rive méridionale. Il semble que ces derniers payèrent pendant longtemps une indemnité au Makoko de Mbe, à la suite d'une rixe où les Batéké sortirent vainqueurs. Mais les Bahumbu réussirent à se libérer du joug des Batéké et reprirent le contrôle de leurs terres. Sur la rive méridionale, les Batéké occupaient les villages riverains, tandis que les Bahumbu se trouvaient dans l'hinterland, derrière les collines. Ces Batéké riverains provenaient de la rive

septentrionale, ayant émigré, selon certains historiens, entre le dix-septième et le dix-huitième siècle[16]. Ils payaient un tribut au Makoko de Mbe, qui était leur roi, et payaient également, selon toute vraisemblance, un tribut au Seigneur de Lemba qui était le chef des terres de la rive méridionale où ils étaient établis. Par contre, les Bahumbu étaient indépendants du Makoko de Mbe. (Bontinck 1982a).

Selon Charles Liebrechts[17], les villages Bahumbu avaient chacun un chef spécial. Les villages étaient absolument indépendants les uns des autres; tout comme les chefs étaient indépendants les uns des autres. Il y avait un chef désigné pour présider des réunions générales portant sur des choses d'intérêt commun. Cependant ce dernier n'avait d'autorité directe que sur son propre village.

I.4.3 Les conséquences du grand commerce fluvial sur la société

Les sociétés africaines ayant été impliquées dans le commerce avec l'Europe, connurent des transformations sociales évidentes, notamment en ce qui concerne les strates et les catégories supérieures de ces sociétés. Les anciens détenteurs du pouvoir à caractère politique, religieux et rituel, perdirent du terrain face aux hommes nouveaux enrichis par le commerce. Cependant au Pool Malebo, malgré l'émergence des hommes nouveaux, certains chefs de village, surtout des villages riverains, furent très impliqués dans le commerce fluvial. Ils s'enrichirent, et acquirent des ressources militaires, matérielles et symboliques nécessaires à la pérennisation de leur pouvoir. Une autre conséquence est qu'il y avait désormais une distinction entre les riches et les pauvres, distinction due au fait qu'une catégorie sociale a pu *s'enrichir* en participant au grand commerce fluvial. Ceux qui n'y ont pas participé, formaient la catégorie des pauvres. Le groupe des riches et celui des pauvres, étaient articulés l'un avec l'autre, et les pauvres étaient bien souvent au service et sous la dépendance des riches. (M'Bokolo 1992)

Immanuel Wallerstein rapporte en Europe des situations semblables de différenciation sociale marquée, et de divergence d'intérêt, avec le développement du commerce au loin, du quinzième au dix-septième siècle. Il indique que « la ligne cruciale, était celle qui distinguait ces hommes intéressés avant tout, quelles que fussent leurs activités, par les profits à tirer du marché mondial, de tous les autres qui ne partageaient pas cet intérêt là. Ces "autres" se défendaient au nom des privilèges que leur conférait leur statut, privilèges de l'aristocratie traditionnelle, privilèges que les petits agriculteurs avaient retirés du système féodal, ou privilèges issus de monopoles corporatifs déjà dépassés. Sous le couvert de similitudes culturelles, il arrive que se soudent de curieuses alliances capables, à l'occasion, de prendre une forme très virulente et de contraindre les organismes politiques centraux à tenir compte de leur existence [...]. Mais elles peuvent aussi rester politiquement passives et servir ainsi au mieux les intérêts des forces dominantes du système-monde » (1980 :321).

I.5 Vers la mise en place du capitalisme colonial

Malgré l'intensité des échanges dans la zone du Pool Malebo pendant le dix-neuvième siècle, cette économie marchande ne devint pas une économie capitaliste. Elikia M'Bokolo rapporte que les profits étaient substantiels, mais qu'ils étaient cependant morcelés entre de nombreux bénéficiaires pour les commerçants de l'intérieur. Par exemple, les profits sur l'ivoire étaient partagés entre le commerçant, le chasseur qui avait tué l'éléphant, et le chef de terre qui avait automatiquement droit à une part. "Les riverains du Pool réalisaient des profits plus substantiels, estimés pour l'ivoire à un quart de valeur du produit. Mais ces

[16] Selon Bontinck, les Batéké qui habitaient le village de Kinshasa au 19ème siècle par exemple, seraient venus de la rive septentrionale du Pool. Ils avaient traversé le fleuve Congo et avaient d'abord fondé un village sur l'île Mbamu au milieu du Pool, avant de s'installer sur la rive méridionale. (1982a, 1990)

[17] Liebrechts, cité par Bontinck, F, (1983 b : 242) p. 242. Charles Liebrechts fut chef de la station de Léopoldville de 1887à 1889.

profits ne pouvaient être investis dans le secteur productif. On ne pouvait acheter la terre, ni la force de travail, sinon par l'acquisition des esclaves. La monnaie accumulée sous ses diverses formes, donnait bien lieu à des prêts, mais sans intérêts. Certains biens et certains services sociaux et rituels (amendes, dot en particulier) échappaient toujours à l'empire monétaire". (1992 : 179)

Certains auteurs pensent que cette période coïncide avec le passage graduel du mercantilisme commercial au capitalisme industriel qui a amené l'Europe à imposer de nouvelles formes de domination des économies précapitalistes de la périphérie africaine[18]. Dans l'ensemble, les mutations qui affectèrent les systèmes de production, d'échange et des monnaies n'affectèrent pratiquement pas les structures sociales. Il n'y eut donc pas de grands bouleversements sociaux à proprement parler. Ces mutations "traduisaient plutôt la pénétration toujours plus grande du capitalisme européen. Les structures sociales présentèrent une assez grande stabilité tout au long du dix-neuvième siècle" (*id.* :176). Il faudra donc attendre la mise en place du système colonial pour observer des mutations et des bouleversements sociaux sans précédent.

La mise en place du système colonial fût rendue possible grâce à l'ouverture du bassin du fleuve Congo à l'Europe, par l'explorateur américain d'origine anglaise, Henry Morton Stanley[19]. Il fût l'explorateur qui acheva la reconnaissance du bassin de ce fleuve. Lors d'une de ses expéditions, il partit de Zanzibar et avec l'aide de Tippo Tip, l'un des chefs de chasseurs d'esclaves, il atteignit le fleuve Congo, après avoir traversé plusieurs forêts. Il descendit le fleuve et arriva à Boma au mois d'août 1877. C'est lors de cette expédition que Stanley découvrit le lac du fleuve Congo, le Pool Malebo, où il déboucha au mois de mars 1877. L'un de ses compagnons, Pocok, baptisa ce lac, *Stanley Pool*. (Whyms 1956).

Après avoir découvert le bassin du fleuve Congo, Stanley voulait l'ouvrir au commerce du monde entier. Devant le peu d'intérêt montré par les anglais, Stanley dut se résoudre d'accepter l'offre d'un Comité d'Etudes du Haut Congo (CEHC) patronné par Léopold II, roi des belges. Ce dernier était à la recherche de colonies depuis le début de son règne. Il engagea donc Stanley, qui reçut la mission de contrôler l'estuaire du fleuve Congo, puis de lancer des bateaux à vapeur à partir du Pool. Stanley a ainsi ouvert ce bassin aux négociants européens, et inauguré la mise en place du capitalisme colonial et du salariat au Congo.

[18] Boubacar Barry, cité par M'Bokolo, (1992 : 96).

[19] Stanley fût d'abord envoyé sur les traces du Dr David Livingstone parti en exploration en Afrique, dont on était sans nouvelles depuis de nombreuses années. Il le retrouva en 1871. Lors d'une autre expédition, il partit de Zanzibar en novembre 1874, et déboucha sur le Pool, le 12 mars 1877. (Bontinck, 1990) Il arriva à Boma le 8 août 1877 (Whyms, 1956).

II Capitalisme et modification du cadre de vie matérielle (1881-1929)

> "De même puisque le présent n'est pas seulement le contemporain, mais également un effet d'héritage, ainsi la mémoire de cet héritage nous est nécessaire pour comprendre et agir aujourd'hui". (Castel 1995 :12)

Cette seconde partie sera consacrée à l'examen de la période de mise en place du capitalisme colonial, dont le point de départ a été la fondation du poste colonial de Léopoldville, quatre ans avant la naissance de l'Etat Indépendant du Congo (EIC) dont Léopoldville fera partie. En effet, l'Etat Indépendant du Congo a été reconnu par la conférence de Berlin de 1884-1885 et proclamé à Vivi le 1er juillet 1885[20]. La navigation à moteur et le chemin de fer, conséquences directes de l'implantation des postes coloniaux au Pool Malebo, désorganiseront complètement le commerce fluvial examiné dans la première partie. Ils faciliteront l'implantation du capitalisme[21] et du salariat au Congo, et concouront au développement d'une ville coloniale, Léopoldville, qui en 1929 deviendra effectivement la capitale du Congo belge.

II.1 La fondation des postes coloniaux sur la rive méridionale du Pool Malebo

La fondation du poste de Léopoldville remonte au 1er décembre 1881 par Henry Morton Stanley sur une colline, appelée *Konzo Ikulu* par les populations locales, qu'il baptisera *Mont Léopold*.[22] Elle lui sera cédée par *Ngaliema*, le chef du village proche de Kintambo, d'où son nom actuel de *Mont Ngaliema*. En effet, la route des caravanes tracée par Stanley à partir de l'estuaire du fleuve Congo (aux environs de l'actuelle ville de Matadi), débouchait sur le Pool Malebo non loin de cette colline.[23] Quant au poste de Kinshasa, situé

[20] Voir à ce sujet l'article de F. Bontinck (1984)

[21] Selon Braudel et Wallerstein, la genèse du capitalisme peut être située en Europe vers le XVè siècle. Pour Wallerstein, la spécificité historique du capitalisme, tient au fait que, le capital a fini par y être investi d'une manière particulière: à être utilisé dans l'objectif principal et délibéré de son auto-expansion. Avant cette période, le processus appelé "circulation du capital", n'avait pas l'occasion d'être mené jusqu'à son terme. Celui-ci en effet, est un processus cyclique qui part du capital ou stock de richesses, dont le détenteur recourt à une force de travail pour produire des biens dont la consommation suppose des acheteurs avec un pouvoir d'achat ; biens dont les prix sont censés être supérieurs aux coûts engagés. Les bénéfices étant supérieurs aux besoins de subsistance du vendeur, la marge ainsi dégagée sert à être réinvestie. L'un ou l'autre maillon de cette chaîne manquait dans les systèmes sociaux précapitalistes ou ne relevait pas de la marchandisation. (1980, 1985, 2002). Braudel montre, quant à lui, que les règles de l'économie de marché telles que les décrit l'économie classique jouent beaucoup plus rarement sous leur aspect de libre concurrence dans le capitalisme, qui est la zone supérieure, celle des calculs et de la spéculation. Il soutient que le capitalisme, malgré qu'il a pris de l'ampleur en se mettant à la mesure des moyens et des échanges d'aujourd'hui, n'a pas radicalement changé, et ce parce que: 1) il est toujours fondé sur l'exploitation des ressources et des possibilités internationales, tend vers le monde entier et tente toujours de reconstituer cet universalisme. 2) Il continue à s'appuyer, malgré et contre tout, sur des monopoles de droit et de fait et essaie toujours d'enfreindre les lois du marché. 3) Il ne recouvre pas toute l'économie, toute la société au travail, et ne les enferme pas dans son système. Il continue à fonctionner sur le double étage de la vie matérielle et de l'économie d'échange, et il représente au dessus d'eux la zone de haut profit. Par ailleurs, le capitalisme n'invente pas les hiérarchies sociales, il utilise celles qu'il trouve et travaille avec une poignée de privilégiés au sommet de la hiérarchie. De même, il n'a pas inventé le marché, il l'utilise; il n'a pas inventé la consommation, il l'utilise, etc. (1979, 1985)

[22] Nous renvoyons les lecteurs désireux de connaître plus en détails la genèse et l'histoire de Léopoldville, aux ouvrages de Whyms (1956), et Lumenganeso (1995, 1981).

[23] Stanley a tracé la route des caravanes à travers les roches et les pierres des monts de Cristal, qui s'étendent le long du fleuve Congo entre le pool et l'estuaire. Les populations locales le surnommèrent *Bula Matadi,* c'est-à-dire le *Casseur des pierres* (Lumenganeso 1982). Le surnom de *Bula Matadi* ou *Bula Matari* donné à Stanley est devenu après lui

à l'Est de Léopoldville, il fut fondé par Stanley en 1883 près du village de Kinshasa. Stanley signa un accord avec son chef *Ntsuvila* afin d'y établir le poste. Au départ, Léopoldville et Kinshasa furent deux postes coloniaux différents, qui se développèrent distinctement et devinrent deux villes distinctes. Les deux villes étaient séparées par une vaste plaine, la plaine de *Kalina,*[24] mais elles vont progressivement s'agglomérer et devenir une seule ville.

II.1.1 Le poste de Léopoldville

Le poste de Léopoldville se développa plus tôt que celui de Kinshasa. Après sa fondation, le commerce fluvial continua et les marchands d'ivoire continuèrent à amener à Kintambo les marchandises en provenance du haut fleuve pour les échanger contre les produits importés. Pendant les dix premières années du poste, ce sont les courtiers Batéké qui continuèrent à contrôler ce commerce et à revendre l'ivoire aux européens qui y étaient installés. Très tôt, le poste de Léopoldville prend de l'extension: des maisons sont construites, des routes tracées, des arbres plantés ; des missions catholiques et protestantes s'installent. Un port est aménagé sur la baie de Kintambo. A coté du poste de Léopoldville, continuent à subsister les villages Batéké de Kintambo.

Entre 1890 et 1911, le développement de Léopoldville s'accélère grâce notamment à la construction du chemin de fer. Des services administratifs y sont largement représentés: la marine et les transports, la Force Publique, la poste, la télégraphie, les douanes, le commissariat de district, les services médicaux (avec l'hôpital des européens et l'hôpital des africains), l'éducation et l'enseignement (avec les écoles des missions religieuses), un camp militaire y est construit. Les travailleurs africains du poste de Léopoldville réunis d'abord dans un village, seront regroupés par la suite en deux camps, Kilimani et Mampeza, et sont environ 3.000 personnes en 1907. (Pain 1984 :12-14).

II.1.2 Le poste de Kinshasa

Entre 1883 et 1910, le poste de Kinshasa est embryonnaire et croît très lentement. Il est relié à Léopoldville par une route en piste en mauvais état. Une factorerie hollandaise, la NAHV s'y établit vers 1886. On y trouve aussi des factoreries portugaises, des maisons pour les habitants européens, un camp des travailleurs africains, une mission protestante, une usine à café, des bâtiments pour la douane, pour la poste, et pour la gare. Un chemin de fer est construit pour relier Kinshasa à Léopoldville ; il suit le tracé du fleuve à une distance de 500 mètres.

Le véritable développement de Kinshasa commence avec l'aménagement d'un nouveau port fluvial entre 1910 et 1912, en remplacement de celui de Léopoldville jugé trop proche des rapides. Kinshasa s'agrandit alors rapidement et accueille des nouvelles firmes commerciales, belges, anglaises, italiennes, portugaises, qui s'installent partout. On y crée une chambre de commerce en 1912. Une cité africaine y est construite et entre 1914 et 1915, la cité africaine réunit environs 13.000 personnes. Une mission catholique de la congrégation des Religieux du cœur immaculé de Marie (religieux de Scheut) avec écoles primaires et professionnelles y est fondée. On y construit une cathédrale, Ste Anne, en 1915. Un marché situé à l'emplacement actuel de la grande poste, ainsi que l'ancien tracé du chemin de fer Kinshasa-Léopoldville, situé à l'emplacement actuel du boulevard du 30 juin, délimitent la ville européenne et la ville africaine. Cette limite sera poussée au fur et à mesure de

le surnom de ses successeurs, les fonctionnaires coloniaux. Dans l'usage courant aujourd'hui, en lingala ou kikongo, ce terme désigne le gouvernement ou l'administration centrale.

[24] Cette plaine correspond actuellement à Kinshasa approximativement à l'espace située entre Kintambo magasin et le centre ville en suivant le tracé du boulevard du 30 juin (c'est-à-dire la plus grande partie de l'actuelle commune de la Gombe). Cette plaine fut ainsi appelée en hommage à Monsieur Kalina, un ingénieur italien ayant péri dans le fleuve Congo vers la fin du 19ème siècle, près de l'actuel parlement. (Whyms 1956)

l'extension de Kinshasa. Le tracé du chemin de fer ainsi que le marché seront déplacés vers le sud[25]. (Pain 1979 ; Whyms 1956 ; Daye 1929).

II.1.3 Léopoldville et Kinshasa réunis

En 1920, Kinshasa et Léopoldville sont réunies en une seule circonscription urbaine du nom de Léopoldville. Cette circonscription deviendra une seule ville, mais aussi la capitale du Congo Belge, par décision administrative en 1923. La ville portera le nom de Léopoldville et Kinshasa en sera le centre des affaires. (Daye 1929 ; Pain 1984). La décision deviendra effective en 1929, après l'aménagement de la plaine de Kalina. On construira à Kalina, le palais du gouverneur et des bâtiments administratifs. Une grande route sera construite pour relier Léopoldville à Kinshasa. (Whyms 1956) Léopoldville s'est greffé à Kinshasa, mais aussi à l'ensemble des villages existants sur la rive méridionale. Progressivement des gens en provenance de toutes les régions du pays, mais aussi des étrangers, sont venus y habiter et s'y sont multipliés au fil des ans, faisant de la ville actuelle de Kinshasa, une ville cosmopolite, immense et tentaculaire. Léopoldville sera débaptisée et portera le nom de Kinshasa après les indépendances, et plus précisément le 1er juillet 1966 (Bontinck 1982b)

II.2 Capitalisme et croissance de la ville

La période qu'examine cette deuxième partie de notre étude, dura environ un demi-siècle (1881-1929). Elle correspond pour le Congo à ce que Michel Merlier appelle, la période d'accumulation primitive du capital, point de départ de la production capitaliste. Cette période obscure de l'accumulation au Congo, est selon lui, assez mal connue (1962:129). Mais c'est la période qui correspond au temps qu'il fallut pour que de deux postes fondés sur la rive méridionale du Pool Malebo, le capitalisme aidant, naisse une ville qui devienne la capitale du Congo Belge. La fondation de ces postes permettra à Stanley de mettre sur le fleuve les premiers bateaux à moteur, des steamers, qui raccourciront le délai d'acheminement des marchandises vers le Pool. Elle permettra aussi la construction rapide d'un chemin de fer, pour raccourcir davantage ce délai et remplacer la célèbre route des caravanes.

Le port et le commerce fluvial

En 1881, à la fondation du poste de Léopoldville, Stanley avait lancé sur le fleuve Congo son premier steamer, un petit bateau à moteur appelé l'*En avant*, avec comme port d'attache une petite crique au pied du Mont Léopold : ce sera le premier port de Léopoldville. Une flotte intérieure fut constituée et avait pour base la station de Stanley Pool. Celle-ci se présentait comme le relais géographiquement logique et obligatoire du trafic à l'intérieur du pays. Il fut donc question dans un premier temps, d'y créer un chantier naval pour entretenir la flotte, ensuite d'accroître la flotte afin d'avoir des moyens de transport fluviaux importants. En 1887, six ans après la fondation du poste de Léopoldville, le réseau navigable reconnu s'élevait à 12.000 Km ; en 1894, on pouvait compter 43 steamers qui sillonnaient le fleuve.[26] (Whyms 1956 :81) Le port de Léopoldville s'agrandît au fur et à mesure de l'accroissement des activités commerciales. Le trafic du port atteignît 16.205 tonnes en 1907 et occupait 1.462 personnes dont 112 européens. (Pain 1984 :12-14)

Les factoreries européennes installées sur la côte atlantique, devinrent des sociétés exploitant tout le bassin du Congo. Les postes coloniaux créés par Stanley s'échelonnaient sur les rives le long du fleuve. Ceux qui récoltaient, caoutchouc, copal, ivoire, les y amenaient.

[25] Le marché sera réaménagé sur un autre site et remplacé par un marché couvert en coupole. Il quittera le site de l'actuel grande poste sur le boulevard pour occuper un autre site plus au sud, le magasin African-Lux, qui est aujourd'hui le super marché Daniel, à coté de l'hôtel de ville.

[26] Les premiers steamers furent transportés à dos d'homme jusqu'au Pool par la route des caravanes. Leur lancement sur le fleuve à partir du Pool, permit à Stanley d'implanter quarante-cinq postes coloniaux sur les rives du fleuve Congo jusqu'au niveau des Stanley Falls, aux environs de la ville actuelle de Kisangani.

Grâce à l'introduction d'une monnaie européenne dans tout le Congo, le *motako (pl. mitako*), une baguette de cuivre, les nouveaux échanges purent avoir lieu. Cette monnaie représentait à la fois, les vivres, les produits de cueillette, les marchandises européennes, et le travail au service des européens. Les commerçants distribuaient des *mitako* contre les produits de cueillette, et cela facilitaient les échanges avec les produits européens (tissus, vieux habits, poudre, armes, etc.). Ce signe monétaire permettait de substantiels bénéfices aux européens entre la valeur réelle et la valeur imposée, surtout en diminuant le poids du cuivre après 1904. Selon Michel Merlier, l'interposition d'une baguette de cuivre représentait une subtile et fructueuse opération renversant au détriment des congolais, les rapports établis sur les marchés européens entre les prix du caoutchouc et des tissus. Plus tard des billets à vue payables à la station de l'Etat, les *mocandes*, furent institués. (1962 : 18)

Le chemin de fer et le développement de l'industrie

La construction d'un chemin de fer reliant Matadi au Pool s'avérait sans doute une nécessité pour pouvoir rentabiliser le commerce dans le bassin du Congo et diminuer les coûts du portage sur la route des caravanes, celle-ci ne suffisant plus par ailleurs, à l'intensité du commerce. Débuté en 1890, la construction du chemin de fer s'achève huit ans plus tard. C'est le 16 mars 1998, que la première locomotive en provenance de Matadi entre dans le Stanley Pool.[27] (Whyms 1956 :92) Mais la construction de ce chemin de fer pose pour la première fois le problème de la formation d'un prolétariat. (Merlier 1962 :21)

Le regroupement de quelques capitalistes permit la création de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie (CCCI), dont la Compagnie du Chemin de Fer du Congo (CCFC) fut une filiale. La CCCI reçut une option pour l'exploitation de la voie du Bas Congo et 1500 hectares le long du futur tracé du chemin de fer. Contrairement aux attentes de la CCCI, elle n'arriva pas à réunir la main d'oeuvre nécessaire pour la construction du rail. Elle dût donc faire également appel à une main d'œuvre en provenance de l'Afrique occidentale.[28] (Merlier 1962)

Quant à l'industrie, elle se développa très timidement avant la construction du chemin de fer. Un premier quartier industriel fut implanté à Ndolo à l'Est de Kinshasa, près de l'ancien village Batéké de Ndolo. Il y avait des briqueteries, des scieries, et ateliers divers. Mais ce fût l'achèvement du chemin de fer en 1898, qui attira plusieurs firmes sur la rive méridionale du Pool. Des activités de tout genre purent y être développées, grâce notamment à la distribution du courant électrique et de l'eau courante. (Whyms 1956 : 173) Mais à Léopoldville, la construction du port et de la gare furent des symboles de la pénétration toujours plus grande du capitalisme européen au Congo.

II.3 Colonisation et rapports de pouvoir

II.3.1 La colonisation et le mode d'exercice du pouvoir

La phase d'accumulation primitive du capital sur laquelle se penche cette partie (1881-1929), fut rendue possible grâce à un mode coercitif d'exercice du pouvoir par les nouvelles autorités. La colonisation fut graduellement préparée par le commerce transcontinental et les oeuvres missionnaires depuis le quinzième siècle. Dans les années 1870, vint Stanley qui, contrairement à ses prédécesseurs, utilise le raid armé et les expéditions militaires dans sa conquête, pour obtenir la soumission ou la démission des souverains du Congo. Ces méthodes seront également utilisées par ses successeurs, les fonctionnaires coloniaux, dans la conquête, puis l'administration, coloniales: supplices de la chicotte,

[27] Selon les calculs faits à l'époque, le premier train colonial portant cinquante tonnes, et roulant à une vitesse de deux cents kilomètres par jour pourrait remplacer plus de 13.000 porteurs coûtant cinquante fois plus cher. Les centaines de porteurs utilisés sur la route des caravanes, pourraient alors servir à la cueillette des produits recherchés par les européens. (Whyms 1956)

[28] Les conditions de travail étaient tellement dures, qu'il y eut des révoltes durement réprimées et de nombreux morts lors de la construction de ce chemin de fer. Voir Jules Marchal (2000)

assujettissement des chefs à des travaux serviles, travaux forcés et corvées, humiliations et déplacements des récalcitrants, etc. Le pouvoir colonial fut en outre, très centralisé et les principales décisions étaient prises dans la capitale de la métropole à Bruxelles. (Merlier 1962 :13-14) La colonisation permit donc, avec le mode d'exercice du pouvoir utilisé, d'étendre et d'imposer la "civilisation" du capitalisme en conquérant de nouveaux marchés, au Congo en général, et à Léopoldville en particulier.

II.3.2 Les rapports de force entre les puissances capitalistes.

Le bassin du fleuve Congo dont les richesses furent mises en évidence par les explorateurs, devint également un terrain où se sont joués les rapports de force entre les puissances capitalistes et ce durant plusieurs décennies. Selon Michel Merlier, le statut du Congo fut sans cesse remis en cause selon l'évolution du rapport des forces impérialistes, car chaque puissance s'efforçait d'y acquérir des avantages substantiels. L'équilibre des forces capitalistes en Afrique centrale domina la conjoncture congolaise pendant toute la période coloniale et pendant les périodes qui ont suivi. Avec le développement inégal du capitalisme, le Congo belge forme une zone de faiblesse au centre de l'Afrique dont chaque puissance cherche à s'emparer: l'Angleterre (le Katanga), l'Allemagne (l'Est du pays), puis même les Etats-Unis, (le contrôle des produits stratégiques, uranium, cuivre, cobalt, et diamants industriels)[29]. En fait, cette colonisation devint le produit de l'impérialisme financier. En effet, le coût élevé des premiers établissements et les problèmes dus à l'introduction du capitalisme dans la société congolaise, feront de ce pays le fief des groupes financiers internationaux unis par le chemin de fer. (*Id.*:23-26)

II.3.3 Les fonctionnaires de l'Etat Indépendant du Congo contre les chefs locaux

Pendant la décennie 1881-1891, qui suivit la fondation des postes de Léopoldville et de Kinshasa, les relations entre les chefs Batéké et les fonctionnaires de l'Etat Indépendant du Congo (EIC), ne se firent pas toujours dans les meilleures formes. Il y eut un certain nombre de conflits qui se terminèrent par l'exode massif des habitants des villages de Kinshasa, de Kintambo, de N'dolo, ainsi que de leurs chefs, Ntsuvila, Ngaliema, et Bankwa en 1891. (Bontinck 1982b) L'événement qui déclencha l'exode des chefs Batéké et de leurs sujets ne servit que de prétexte aux fonctionnaires de l'EIC pour se débarrasser des chefs riverains et de leurs sujets qui devenaient gênants pour la réalisation des objectifs coloniaux.

En effet, l'administration coloniale reprochaient aux Batéké de ne pas se livrer suffisamment à l'agriculture. Ils avaient très peu de champs de manioc et s'approvisionnaient eux mêmes auprès des villages situés dans l'hinterland et sur les collines. Ils étaient beaucoup plus intéressés par le commerce fluvial et particulièrement par le commerce de l'ivoire. Le poste de Léopoldville connaissait de ce fait, régulièrement des périodes de pénurie de vivres. L'administration coloniale les trouvait donc paresseux et peu travailleurs. De même, en s'occupant du commerce de l'ivoire, ils se maintenaient comme des concurrents commerciaux tenaces.[30] En outre, les chefs Batéké semblaient être viscéralement opposés aux corvées que l'administration coloniale voulaient imposer à leurs gens (travail dans les factoreries, construction des routes, etc.). Les premières factoreries installées à Kinshasa par exemple, durent faire appel à une main d'oeuvre recrutée à partir de l'intérieur du pays.

Tout ceci mis ensemble, ces Batéké riverains et leurs chefs, apparaissaient aux yeux de l'administration coloniale comme n'étant, ni commodes, ni faciles à vivre. Aussi, lors d'un conflit autour d'un hippopotame tué par le chef du poste de Léopoldville et saisi par les

[29] La tendance à l'internationalisation menée sous l'instigation de quelques monopoles mondiaux explique assez bien, selon Michel Merlier, la gravité de la crise de 1960 qui menaçait les intérêts financiers communs aux puissances belges, anglais, américains et français. (1962)

[30] Comme dit précédemment, l'ivoire acheminé au Pool par les Bobangi continuait à passer par les courtiers Batéké. Ils vendaient une partie aux factoreries des deux rives du Pool, et échangeaient une autre partie pour obtenir des fusils Snyders, très perfectionnés.

habitants du village de Kinshasa, l'administration du poste de Léopoldville trouva une occasion pour y faire une incursion. Devant le refus des Batéké de Kinshasa de rendre l'animal, elle y envoya un détachement de soldats et un canon.[31] Le Chef de Kinshasa et ses gens durent se rendre. Après cela, le Chef Ntsuvila de Kinshasa, le chef Bankwa de Ndolo ainsi que les habitants de leurs villages traversèrent le fleuve pour se réfugier sur la rive septentrionale. Ils demandèrent asile en s'engageant à respecter l'autorité française. On leur accorda une terre à M'pila où ils reconstruirent un village. Le Chef Ngaliema de Kintambo, traversa aussi le fleuve pour se réfugier sur l'autre rive quelques temps après. (Bontinck 1982b)

Les villages Batéké de Kintambo, de Kinshasa, et de Ndolo vidés de leurs habitants et de leurs chefs, l'administration coloniale disposait désormais de l'espace et du pouvoir nécessaire pour exécuter les plans gouvernementaux. Des plantations de café, de cacao, et de tabac furent aménagées sur les sites des anciens villages. Un camp d'instruction pour la force publique fut fondé à Kinshasa. On y donnait pendant dix-huit mois, une formation militaire à des recrues en provenance de la région équatoriale et de l'Afrique occidentale. Plusieurs baobabs qui ornaient jadis le village de Kinshasa furent abattus à la dynamite, permettant ainsi le tracé de l'avenue du camp militaire qui deviendra plus tard l'avenue des aviateurs.

Quant aux autres anciens villages de la rive méridionale, leur situation ne fût pas meilleure. Lemba, par exemple, fut incendié en 1888 et ses habitants dispersés. La colonisation fut perçue alors, comme une rupture d'un ordre ancien qui lui était défavorable et l'initiateur d'une nouvelle organisation, moderne. Léon de Saint Moulin rapporte que la "destruction des valeurs anciennes fût d'ailleurs souvent systématique; même l'arme du ridicule fut utilisée par les missions autant que par l'administration pour ébranler un système social dans lequel elles n'avaient aucune place. La ruine de l'autorité coutumière était déjà consommée quand la maladie du sommeil fit périr une proportion énorme de la population autochtone.

"Par ailleurs, la tradition admet pleinement qu'une nouvelle organisation se mit alors sur pied, qui fut le point de départ de la société moderne. Ceux qui perçurent très tôt les nouvelles possibilités ne sont d'ailleurs pas rares; il en figure notamment parmi les nombreux chefs investis du début du siècle. Les nouveaux noyaux urbains furent cependant aux mains des Européens et les vastes cités créées sous leur égide ne furent pendant longtemps que des camps de travailleurs. Dans la plaine et sur les collines environnantes, les noyaux de peuplement se multiplièrent à partir des années 1910 ou 1920; ils étaient souvent constitués de personnes ayant quitté leur milieu coutumier et se considérant comme relativement autonomes." (de Saint Moulin 1971 : 115) L'administration coloniale fit des délimitations administratives dans l'hinterland de la rive méridionale. Les populations furent regroupées en chefferies selon une loi de 1906, puis en groupements selon une autre de 1910. Plus tard en 1935, elles furent regroupées en un seul secteur, le secteur des Bahumbu. (*Id.* :91-92)

II.4 La question du salariat et les transformations sociales

II.4.1 L'introduction du salariat et le travail forcé

Contrairement à ce qui arriva en général en Europe occidentale,[32] l'introduction du salariat au Congo, comme un peu partout en Afrique, se fit de manière brusque et sans transition, par rapport aux modes anciens de mobilisation des forces du travail. Pour rappel, les recrutements de départ pour le travail moderne au Congo, se firent selon le mode de la contrainte : c'était du travail forcé. Le travail forcé était utilisé non seulement, pour la récolte des matières premières, pour les travaux d'aménagement, mais aussi pour le recrutement du personnel dont avaient besoin les entreprises privées et publiques. Plusieurs écrits ont été consacrés aux exactions commises durant l'Etat Indépendant du Congo (EIC). La

[31] Il s'agit des soldats Zanzibarites, Bangala, Hausas (Bontinck, 1982b)
[32] L'histoire de la pénétration du salariat en Europe a été remarquablement analysée par Robert Castel (1995).

dénonciation de ces exactions au niveau international, contraignit le roi Léopold II à céder le Congo à la Belgique en 1908.[33] Après l'Etat Indépendant du Congo, la nouvelle administration coloniale belge, opta pour l'impôt en argent, forme indirecte du travail forcé et coexistant avec lui. Elle opta également pour l'expropriation méthodique des paysans, ouvrant ainsi la voie au développement agricole et minier par la formation d'un prolétariat abondant. (Merlier 1962 :37-38)

Ces méthodes étant décriées par l'opinion publique internationale et belge, l'administration coloniale fit campagnes et propagandes pour encourager par tous les moyens les formes occidentales du travail avec comme conséquences après plusieurs années, la création de l'habitude d'engagements spontanés consentis en dehors de toutes sollicitations. Mais le travail forcé explique aussi le peu de productivité de la main d'oeuvre. (Raymaekers 1964 :14) Il y a eu beaucoup de plaintes, en effet, au sujet de ce que l'on a appelé "la paresse" ou "l'apathie" des Noirs au travail.

II.4.2 Salariat et transformations sociales

Une ville comme Léopoldville était née du besoin de concentration de la main d'oeuvre, et devint une concentration urbaine en constante extension, parallèlement au développement du capitalisme dans le pays. Elle était un lieu de rupture des charges pour les matières premières destinées à l'exportation. Léopoldville était ainsi une concentration de personnes, d'origines tribales et régionales diverses, soustraites des milieux et influences coutumiers, non préparées aux exigences de la vie urbaine et moderne, sans cohésion sociale, mais ayant en commun le fait de partager l'espace de vie attribué par l'administration coloniale, et le fait de travailler pour la nouvelle "économie et société". La main d'oeuvre recrutée à l'intérieur du pays pour les besoins de Léopoldville, y arrivait par vagues successives, selon la variation de la demande. Ces arrivées furent très denses entre les années 1923 et 1929, période de conjoncture économique très favorable et d'effervescence dans les activités de la ville. Une telle concentration de la main d'oeuvre, qui prit d'abord la forme de "centres ou quartiers extra-coutumiers", mais plus tard de "Cité indigène", fit de Léopoldville la Cité qui avait la plus grande concentration de la population africaine.

Elle fit également de Léopoldville le centre de rayonnement de l'économie capitaliste et de sa pénétration indirecte dans les milieux traditionnels. En effet, plusieurs villages participèrent à l'économie coloniale de manière indirecte par le truchement de l'émigration des prolétaires, et furent progressivement intégrés au capitalisme. L'économie monétaire, les prélèvements excessifs de main d'oeuvre, le retour au village d'ouvriers ayant acquis sur les chantiers une autre mentalité et des besoins différents, l'achat du travail à la place du recours à l'entraide coutumière, le déclin des autorités traditionnelles, toutes ces mutations irréversibles vont modifier les sociétés congolaises, mêmes dans les régions les plus reculées. (Merlier 1962 :51)

Ces transformations sont avant tout visibles à Léopoldville. Le développement de l'individualisme et de la notion de propriété individuelle en furent les premiers indicateurs. Au contact de la civilisation occidentale, les gens se transforment très rapidement et développent des désirs et besoins nouveaux. L'on observe également un relâchement des moeurs dû à la fois, à la faible proportion des femmes, mais aussi au manque d'un cadre de

[33] Voir les travaux de Jules Marchal (2000) examinant principalement le travail forcé pour l'or et pour le rail. Voir aussi ses travaux de 1996 rendant compte des dénonciations des exactions commises par l'Etat Indépendant du Congo. Ces exactions ont donné naissance, principalement dans le monde anglo-saxon, à une abondante littérature antiléopoldienne depuis le début du vingtième siècle jusqu'à nos jours, dont le plus célèbre est sans doute l'ouvrage à succès du journaliste américain Adam Hochschild, *Les Fantômes du roi Léopold. Un holocauste oublié*, paru en 1998 et traduit en plusieurs langues. Hochschild s'est lui-même fortement inspiré de l'œuvre de Jules Marchal. Les campagnes anit-léopoldienne du début du vingtième siècle, menées de front par le journaliste anglais E.D. Morel, eurent finalement pour conséquence, la cession du Congo à la Belgique par Léopold II en 1908. L'Etat Indépendant du Congo deviendra à cette date le Congo Belge.

référence morale en l'absence du cadre coutumier (Raymaekers 1964). Mais des nouvelles solidarités vont se recréer dans ce milieu extra-coutumier. La sociabilité mise en place, n'était ni une reproduction, ni un abandon des modes de vie traditionnels, et encore moins une adoption totale de la modernité, comme l'ont avancé certains auteurs[34]. A notre avis, c'était la recherche de nouvelles formes de sécurisation dans un milieu nouveau, avec des réalités nouvelles. Une sociabilité qui a présenté des formes métissées par rapport à la fois à la modernité occidentale et aux traditions africaines.

Avec l'accroissement de la population africaine, la solidarité se noue au niveau des rues, des quartiers, prenant souvent la forme d'entraide en cas de besoin (mariage, deuil, naissance, maladies, etc.). Il y a aussi la création des réseaux de solidarité des gens originaires des mêmes villages, clans ou ethnies. Plus tard des gens parlant la même langue, quelque que soit l'ethnie d'origine, vont essayer aussi de se regrouper et se soutenir pour faire face aux aléas de la vie urbaine. Il se crée également une solidarité entre "anciens migrants" et "nouveaux migrants" de même origine villageoise ou ethnique. Les anciens migrants offrent aux nouveaux venus l'hospitalité, les initient à la vie de la ville, ou les prennent en charge jusqu'à ce qu'ils soient capables de voler de leurs propres ailes[35]. Cette solidarité urbaine va entraîner la naissance d'un parasitisme urbain, peu connu des milieux traditionnels où chacun contribue par son travail à la vie du groupe, mais secourt les autres en cas de besoin. Ce parasitisme est parvenu jusqu'à nous sous des formes et des modes divers qui sont parfois décriés.[36] Le parasitisme, mais aussi la jalousie et la concurrence, feront partie des effets violents et contradictoires de la nouvelle solidarité.

II.5 La Cité africaine de Léopoldville

Après l'exode massif des Batéké et de leurs chefs en 1891-1892, il restait encore des africains dans les postes de Léopoldville, de Kinshasa, et de Ndolo, parmi lesquels, les travailleurs des factoreries installés dans les trois postes, les domestiques des européens (communément appelés "boys") ainsi que les africains servant l'administration coloniale et la force publique. Les habitants africains des postes de Léopoldville et Kinshasa, furent longtemps regroupés dans des "camps de travailleurs", sortes de villages "indigènes" où les habitations ne différaient guère de ceux des villages traditionnels (cases en terres battues et en chaume). Dès la fondation des postes, il y eut une politique délibérée de séparation de l'habitat des Européens de celui des Africains. Les habitations des africains étaient non seulement séparées de celles des européens, mais elles en différaient aussi par le mode de construction.

Les Européens choisirent d'occuper la bande de terre longeant le fleuve. Les villages et logements des Africains étaient situés au-delà de cette bande. Les quartiers européens, industriels, commerciaux, et résidentiels vont donc occuper le Nord de la Ville, d'Ouest en Est, de l'ancien Kinshasa à l'ancien Kintambo. Ils seront séparés des quartiers africains par une zone neutre de 400 mètres, ne pouvant être habitée. La zone neutre était occupée par des potagers cultivés par des maraîchers africains. C'est au Sud de cette zone neutre que se situe la Cité Africaine. Au fur et à mesure que la bande occupée par les Européens s'épaississait avec la croissance démographique et l'accroissement des activités, les Africains étaient repoussés au delà. Avec les vagues successives d'africains arrivant à Léopoldville, leur accroissement y était aussi très fort.

Avec un tel accroissement des africains, surtout à Kinshasa, l'administration coloniale va créer une seule cité africaine, appelée « Cité indigène » ou « Ville indigène », bien distincte de la ville européenne. Le premier quartier de cette cité, va être aménagé à Kinshasa, au delà de la ville européenne, d'abord à partir de l'actuelle Grande Poste.

[34] Une telle analyse de la sociabilité à Léopoldville a été développée par L. Baeck (1956).

[35] Les migrants conservent des relations avec leurs villages d'origine et la solidarité continue à jouer à ce niveau: des cadeaux envoyés ou apportés lors des voyages, hébergement et prise en charge des enfants de proches envoyés en ville pour être scolarisés, etc.

[36] Voir Ilunga (1984) développant une analyse de certaines de ces formes de parasitisme à Kinshasa.

Quelques années plus tard la limite va être repoussée vers le Sud à partir de l'actuelle avenue du commerce, avant d'être repoussée finalement, à partir de l'actuelle avenue Rwakadingi, au Sud du marché central.

Son plan d'aménagement sera dessiné par George Moulaert à partir de 1911. La cité africaine aménagée suivant un plan très géométrique, sera lotie en carrés d'un hectare contenant chacun 32 parcelles. Les autorités procéderont au remplissage progressif de ces hectares, en ne tenant pas compte des liaisons entre le lieu d'habitat et le lieu de travail. Pour recevoir une parcelle, le travailleur devait d'abord prouver qu'il avait un emploi, qu'il payait les impôts, que ses papiers d'identité étaient valides, et qu'il était en bonne santé. L'emplacement de la parcelle était déterminé par l'origine ethnique, critère principal de regroupement des travailleurs. Le travailleur devait d'abord construire derrière la parcelle un petit logement qui servirait plus tard de cuisine. Ensuite, il devait clôturer la parcelle en plantes vivaces. Ce n'est qu'après qu'il pouvait commencer la construction de son propre logement. Il devait planter des arbres fruitiers et entretenir un potager. (Pain 1984 : 34-35) Les autorités laissaient aux travailleurs la latitude de construire leurs logements comme ils pouvaient. La plupart de ces logements étaient d'abord construits, selon un mode traditionnel, mais graduellement certains matériaux modernes furent utilisés pour les toitures ou les fenêtres. (Anstey 1966 : 174-175)

Les parcelles attribuées dans la cité africaine ont une superficie de 500 m² (20x25m) et destinées à un ménage. Mais la plupart des attributaires des parcelles y construisent, outre leur propre maison, des sortes de maisons de rapport et en font louer des appartements, exerçant ainsi la profession qualifiée légalement de "logeur". (Capelle 1947 : 39-40) Mais en fait, cette cité africaine n'était pas un tout homogène. Parmi la population africaine, il y avait des catégories qui n'y résidaient pas telles que, les policiers africains, les soldats avec leurs familles, le personnel de maison, les équipages de bateaux, les internés et les malades incurables. En somme, même si Léopoldville s'est greffée sur un réseau de peuplement existant, elle n'en reste pas moins, quoiqu'il en soit, une création coloniale, une réalité importée. En témoigne l'appellation de la cité africaine, le "Belge" ou *Belesi*, appelée ainsi parce qu'elle était l'oeuvre du colonisateur, quoique les européens n'y habitaient pas et ne pouvaient pas y entrer à partir d'une certaine heure (de Saint Moulin 1974 ; Pain 1984)

La cité africaine de Léopoldville fut la première cité noire la plus populeuse de la colonie. Cependant, les autorités coloniales mirent des restrictions pour éviter qu'il n'y ait des "parasites" dans la Cité, c'est-à-dire, des personnes dont le séjour à Léopoldville ne serait pas justifié par des besoins de main d'oeuvre. Il y eut donc un contrôle strict des déplacements des populations de l'arrière pays vers Léopoldville: passeport de mutation, permis de séjour, carte de travail, etc. De telles mesures peuvent amener à penser que Léopoldville était essentiellement une ville ouvrière et qu'il n'y avait pas de places pour des "indépendants" et des "parasites". Malgré les contrôles de la police, il y avait tout de même, une catégorie des gens qui échappaient au contrôle administratif.

Dans un article publié dans la revue générale de la colonie, Raphaël de la Kethulle aborde la question du vagabondage à Kinshasa. Il déplore déjà en 1922, le fait que Kinshasa, soit le refuge des jeunes cleptomanes, de ceux qui ne se sentent pas à l'aise ailleurs. Ils y sont amenés en qualité de petits boys, par les travailleurs des navires, par les clercs indigènes, les hommes de la côte, les commerçants africains ou européens. Une fois congédiés de chez leurs patrons européens à cause du vol, ils deviennent des vagabonds voleurs opérant dans la cité européenne et indigène en bandes organisées. Ils sont généralement, sans travail, sans parents, sans domicile fixe, dormant tantôt à la belle étoile, tantôt dans un taudis abandonné. (1922 :727-730) A cette catégorie de jeunes vagabonds, il faudrait ajouter ceux que l'administration coloniale appelle les irréguliers, c'est-à-dire, les résidents sans permis de séjour, sans carte de travail, sans être inscrits à la bourse de travail, et sans activités avouables. Mais il y a également les chômeurs inscrits à la Bourse du travail, et désireux d'en trouver. (Capelle 1947: 35-36).

II.6 La grande expansion de Léopoldville (1923-1929)

Entre 1923 et 1929, il y a une période de haute conjoncture économique, d'équipement et d'investissement. Cette période coïncide avec le temps qui s'écoule entre la décision administrative de faire de Léopoldville la capitale du Congo Belge (1923) et l'application effective de la décision (1929). C'est précisément durant cette période que l'on observe une grande effervescence à Léopoldville. La ville connaît une expansion sans précédent qui se remarque par la croissance démographique et la croissance géographique. L'expansion géographique s'observe dans l'aménagement de nouveaux sites, tels que la plaine de Kalina pour accueillir les nouvelles fonctions politiques et administratives de la ville. L'expansion démographique s'observe elle, par la croissance des effectifs de la population. Cette croissance qui était déjà fort remarquable jusqu'en 1920, va s'accélérer à partir de 1923, surtout dans la population africaine. Whyms avance les chiffres suivants pouvant donner une idée de la croissance de la population européenne et africaine jusqu'en 1920.

Population européenne				Population africaine			
Année	1881	1900	1919	Année	1881	1900	1920
Population	5	208	526	Population	4.000	-	11.700

Source: Whyms, Léopoldville son histoire 1881-1956, p. 42

De 1881 à 1920, la population africaine a presque triplé. Cependant, il faudrait faire remarquer que, durant cette même période, il y a des vagues flottantes d'ouvriers qui viennent à Léopoldville et rentrent dans leurs villages ou vont vers d'autres centres commerciaux, suivant que la demande de main d'oeuvre augmente ou diminue. (Verleyen 1950) Mais durant la période d'effervescence, la croissance de la population sera continue. Les chiffres suivants, empruntés à Emmanuel Capelle, montrent assez clairement le rythme de croissance continue de la population africaine de 1923 à 1929. Ils montrent également que le sex ratio est très déséquilibré.

Population africaine à Léopoldville par sexe et par âge de 1923 à 1929

Année	Hommes	Femmes	Enfants	Total	F/H
1923	10.582	3.781	2.338	16.701	0.36
1924	11.582	4.167	2.940	18.689	0.36
1925	15.505	4.389	3.278	23.172	0.28
1926	14.978	5.016	2.512	22.506	0.33
1927	19.948	5.250	2.036	27.234	0.26
1928	23.813	6.000	2.330	32.143	0.25
1929	26.932	7.460	2.662	37.054	0.27

Source: Capelle E., La Cité indigène de Léopoldville, p. 30.

La population africaine passe du simple à un peu plus du double durant cette période de haute conjoncture économique. Cette augmentation se fait très rapidement, les activités économiques de la ville impliquant une augmentation accrue de la main d'oeuvre. En fait, le manque de main d'oeuvre s'est toujours posé avec acuité depuis les débuts de Léopoldville. Pour y répondre, l'administration coloniale fera des campagnes de recrutement massives, parfois abusives, à l'intérieur du pays entre 1900 et 1930. (Pain 1984 :20) Ce mode de peuplement créera des déséquilibres sur le plan démographique. Léopoldville est une ville où la population féminine est le tiers de la population masculine. Ce sex ratio traduit significativement que jusqu'en 1930, l'installation en ville revêt un caractère provisoire pour les deux groupes de population. Une bonne partie de la population masculine est célibataire. Quant aux hommes mariés, ils ne peuvent faire venir leurs familles que si certaines conditions sont réunies et qu'ils sont sûrs de ne pas rentrer au milieu d'origine. (Denis 1956)

Mais à partir de 1930, Léopoldville et le système qui l'a érigée, vont connaître une crise inédite à laquelle la population africaine n'avait aucunement été préparée[37]. S'ensuivra une longue période de stagnation durant laquelle, les populations connaîtront massivement et pour la toute première fois le *chômage*, dont l'un des remèdes préconisés, sera d'orienter les ouvriers spécialisés vers d'autres débouchés tels que l'artisanat ou la création d'une petite agriculture proprement africaine. (Raymaekers 1964).

III Conclusion

Cette étude a tenté de rendre compte de la dynamique des transformations ayant affecté la rive méridionale du Pool Malebo et les modes de vie des populations, dans une perspective de longue durée historique. Elle a essayé de décrire l'occupation progressive de l'espace, la construction progressive d'un milieu de vie, en partant de l'hypothèse que cette rive méridionale n'a pas toujours été une ville ; le visage qu'elle a revêtu à différentes époques, est le produit d'une interaction entre cadre géographique et cadre de vie. En insistant sur les interactions entre le niveau local et le niveau international, l'étude a tenté en même temps de retracer les trajectoires par lesquelles, un territoire tel que la rive méridionale du Pool Malebo s'est incorporé dans les structures des échanges internationaux tout en mettant en exergue les mutations progressives qui s'en sont suivies.

A l'aide d'une grille d'analyse liant l'histoire du développement de la rive méridionale à celle du capitalisme, cette recherche interdisciplinaire en sciences sociales a essayé de trouver dans l'histoire quelques clés de compréhension du changement social. La perspective choisie visait d'insister particulièrement sur une dynamique historique conflictuelle, puisqu'un territoire est ici considéré non seulement comme un espace naturel, un lieu de gisement des ressources, mais aussi comme un espace de vie où se confrontent des logiques multiples, où s'observent à diverses époques des conflits d'acteurs, latents ou ouverts, implicites ou explicites, qui ont parfois pris le visage des violences armées ou répressives. A chaque époque, il y a eu un jeu d'acteurs dominants/dominés, les dominés étant repoussés aux marges du système, et ayant alors accès aux ressources d'une manière déséquilibrée.

Les traces d'occupation humaine au Pool Malebo, comme dans beaucoup de zones d'Afrique centrale, remontent à plusieurs siècles avant la découverte de l'embouchure du fleuve Congo par les portugais à la fin du quinzième siècle. L'isolement intercontinental dans lequel a évolué l'Afrique centrale avant l'arrivée des portugais, rend assez ardue l'étude dans la longue durée de la plupart de ses zones, à cause du manque des sources écrites relatives aux périodes très anciennes. Les premiers écrits qui concernent spécifiquement la rive méridionale du Pool Malebo par exemple, ne datent que du dix-septième siècle avec le voyage de quelques missionnaires italiens en provenance du Royaume Kongo.

Mais c'est depuis le seizième siècle que le Pool Malebo fut rattaché à un vaste réseau d'interactions et d'échanges entre l'Afrique, l'Europe, et l'Amérique, insufflé par l'expansion capitaliste. Il disposait d'un marché régional important et joua particulièrement un rôle de premier plan dans le commerce des esclaves pendant la période de la traite négrière. Il a été le carrefour et la zone de transbordement d'un grand réseau commercial organisé le long du fleuve Congo. Son emplacement géographique particulier n'est pas étranger au rôle central qu'il a joué, -et jouera sans doute encore longtemps- dans les jeux de l'échange

[37] Dans une autre contribution en cours de rédaction, nous examinons la période ouverte par la crise des années 30 à Léopoldville. On y observe un ralentissement des activités économiques, mais le plus remarquable est que d'une part une bonne partie de sa population composée d'ouvriers quitte la ville et rentre aux villages suite au chômage massif créé par la crise, et d'autre part l'administration coloniale commence à envisager la possibilité pour les africains restés dans la ville de s'occuper par des activités économiques indépendantes, en dehors du circuit du capitalisme colonial. La crise fait pour une fois penser aux effets désastreux d'une économie essentiellement tournée vers l'extérieur, extrêmement sensible aux fluctuations de l'économie internationale.

dans le bassin du fleuve Congo, se présentant comme un relais géographiquement logique et obligatoire du trafic à l'intérieur du pays.

Suite à son implication dans le commerce intercontinental, la rive méridionale du Pool Malebo connut d'importantes transformations, transformations qui furent accélérées par la mise en place du système colonial, inaugurée par la fondation du poste de Léopoldville. Le capitalisme colonial désorganisa complètement le réseau commercial congolais et permit le développement d'une ville sur cette rive méridionale. Il a fallu un demi siècle pour que le développement de deux postes coloniaux, Léopoldville et Kinshasa, donne naissance à une seule ville qui devienne la capitale du Congo Belge. En somme, l'urbanisation est une réalité récente et de durée relativement courte, puisqu'elle ne date aujourd'hui que de cent vingt cinq ans, si on la replace dans une perspective de longue durée, dans l'histoire d'une rive méridionale multiséculaire. Quoiqu'il en soit, la morphologie d'un milieu urbain comme Kinshasa aujourd'hui, ne peut être dissociée des différents conflits d'acteurs qui ont jalonné toute l'histoire de la rive méridionale du Pool Malebo où elle se situe.

Pendant les dix premières années suivant la fondation du poste de Léopoldville, il y eut une cohabitation difficile entre le pouvoir *colonial* et le pouvoir *local* Batéké, celui-ci étant jugé peu coopératif par le premier. Le pouvoir local a voulu garder son autonomie, alors qu'en signant des traités avec l'administration coloniale, il avait de droit transféré une partie de son autorité. Les tensions se sont exacerbées et transformées en conflits ouverts. Cette confrontation entre une logique de domination et une logique de résistance, s'est soldée par la victoire des acteurs dominants qui sont restés seuls maîtres à bord, les chefs Batéké ayant été contraints à l'exil. Les vainqueurs disposaient alors du territoire et de ses ressources pouvant les mobiliser à leur avantage, du pouvoir politique pouvant l'exercer à leur guise. Ils pouvaient ainsi réorganiser et recomposer les relations sociales en leur faveur. La colonisation fut perçue alors comme une rupture d'un ordre ancien qui lui était défavorable et l'initiateur d'un nouvel ordre.

Après *l'exode* des Batéké et de leurs chefs, les "nouveaux habitants" arrivant par vagues successives sur la rive méridionale, en provenance des différentes régions du pays et de l'Afrique, vont y faire l'apprentissage de l'urbanité, de la modernité, dans un contexte de colonisation. Séparés de gré ou de force de leur milieu d'origine, de leur cadre de vie matérielle, du type de socialisation qu'ils avaient connu jusqu'alors, ils vont essayer de s'adapter aux contraintes du changement imposé et incorporer des nouvelles règles de comportement socio-économique. Même si Léopoldville s'est greffée sur un réseau de peuplement existant, elle n'en reste pas moins, quoiqu'il en soit, une création coloniale, une réalité importée. Ainsi, Léopoldville rassemblait une population africaine, d'origine ethnique et régionale diverse, soustraite des milieux et influences coutumiers, sans réelle cohésion, mais partageant néanmoins l'espace de vie attribué par l'administration coloniale.

Léopoldville était une concentration humaine en constante augmentation selon les besoins de l'économie coloniale. Son peuplement s'est fait d'une manière que l'on pourrait qualifier d'*artificielle*, notamment par un recrutement forcé de la main d'œuvre africaine de l'intérieur du pays. L'artificialité se remarque également dans la composition de la population ainsi que dans le sex ratio. Léopoldville est peuplée essentiellement des populations immigrées, venues les unes d'Europe, et les autres de toute l'Afrique centrale, mais aussi de l'Afrique occidentale. Le sex ratio est très déséquilibré dans les deux groupes de populations : la population féminine est le tiers de la population masculine, et celle-ci y est en majorité célibataire. En fait, jusqu'en 1930, l'installation en ville revêt un caractère provisoire aussi bien pour les européens que pour les africains. En plus, Léopoldville est une ville policée, quadrillée, où n'auront droit de cité que les africains justifiant d'une activité en relation avec la nouvelle économie. Léopoldville est ainsi jusqu'en 1930, une ville dont la population africaine est composée essentiellement de travailleurs et ouvriers, impliqués directement dans le circuit de production ou de commercialisation capitaliste.

La bonne conjoncture de l'économie internationale et nationale entre 1923 et 1929, permet une croissance rapide de la ville, et se clôture par l'installation définitive de la capitale du Congo Belge à Léopoldville. Mais l'effervescence que connaît la ville jusqu'en

1929, sera stoppée net l'année suivante, année de la grande récession économique internationale. Cette récession qui a frappé de plein fouet Léopoldville et qui a laissé entrevoir les contradictions et les faiblesses du système, inaugure à notre avis une nouvelle période de l'histoire du développement de la ville.

IV Bibliographie

AMOUGOU, Thierry, 2004, Proposition pour une approche néo-braudélienne et systémique de l'économie populaire (informelle) en Afrique subsaharienne. Document de travail n° 22, SPED. Louvain-la-Neuve, Université Catholique de louvain.

ANSTEY, Roger, 1966, *King Leopold's Legacy. The Congo under belgian rule*. London/New-York/Ibadan, Oxford University Press, 1966. 293p.

AYIMPAM, Sylvie, 2003, *Kinshasa, Capitalisme et Economie populaire*. Mémoire de DEA en études du développement. Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain.

BAECK, Louis, 1956, "Léopoldville. Phénomène urbain africain"; dans, *Zaïre. Revue congolaise,* p. 615-635.

BONTINCK, François, 1982a, « La dernière décennie de Nshasa (1881-1891) », dans ; *Zaïre-Afrique,* n° 169, novembre 1982, p.535-552.

BONTINCK, François, 1982b, « La dernière décennie de Nshasa (1881-1891) » (suite et fin), dans ; *Zaïre-Afrique,* n° 170, décembre 1982, p.619-633.

BONTINCK, François, 1983a, « Mbanza-lemba et les origines de Kinshasa. I. Lemba au XVIIè siècle», dans ; *Zaïre-Afrique,* n° 173, mars 1983, p.169-183.

BONTINCK, François, 1983b, « Mbanza-lemba et les origines de Kinshasa. II. Lemba au dix-neuvième siècle», dans ; *Zaïre-Afrique,* n° 174, avril 1983, p.241-258.

BONTINCK, François, 1984, «En marge du centenaire de la conférence de Berlin », dans; *Zaïre-Afrique,* n° 184, avril 1984, p. 245-252.

BONTINCK, François, 1990, « Entre Brazzaville et Kinshasa : l'île de Mbamu », dans, *Zaïre-Afrique,* n°247-248, septembre - octobre 1990, p.383-408.

BRAUDEL, Fernand, 1979, Civilisation matérielle, économie et capitalisme. XVè-XVIIIè siècles. 3 tomes. Paris, Armand Colin.

BRAUDEL, Fernand, 1985, *La dynamique du capitalisme*. Paris, Arthaud.

CAPELLE, Emmanuel, 1947, *La Cité Indigène de Léopoldville*. Elizabethville, Centre d'Etudes Sociales Africaines (CESA), 1947. 108p.

CASTEL, Robert, 1995, Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat. Paris, Fayard.

DAYE, Pierre, *et alii*, 1929, *Le Miroir du Congo-Belge*. Bruxelles/Paris, Editions N.E.A.

De la KETHULLE, Raphaël, 1922, « Le vagabondage à Kinshasa », dans, *Congo, Revue générale de la colonie*, Tome II, p.727-730.

De SAINT MOULIN, Léon, 1971, "Les anciens villages des environs de Kinshasa"; dans, *Etudes d'Histoire Africaine,* n°2, p.83-119.

De SAINT MOULIN, Léon, 1974, "Histoire des villes du Zaïre"; dans, *Etudes d'Histoire Africaine,* n°6, p.137-167.

DEGAVRE, Florence, 1999, *Genre et Développement. Le rôle actif des femmes dans la protection sociale en Belgique de 1791 à 1944*. Mémoire de DEA en études du développement. Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain.

DENIS, J, 1956, "Léopoldville. Etude de géographie urbaine et sociale"; dans, *Zaïre. Revue congolaise*, p.563-611.

FRANCK, Louis, 1930, *Le Congo-Belge*.Tome 1. Bruxelles, La renaissance du livre.

HOCHSCHILD, Adam, 1998, King Leopold's Ghost. A Story of Greed, Terror, and Heroism in Colonial Africa. New York, Houghton Mifflin Co.

ILUNGA Mukubi Wamushiya, 1984, "Parasitisme et épanouissement", dans; *Zaïre-Afrique,* n°190, décembre 1984, p. 597-603.

LUMENGANESO Kiobe, 1981, « En marge du centenaire de la Ville de Kinshasa: La naissance de Léopoldville en 1881 », dans, *Zaïre-Afrique,* n° 160, décembre 1981, p.607-619.

LUMENGANESO Kiobe, 1982, «Stanley, le M'Bula Matadi, à l'assaut des cataractes du Zaïre (1877-1881)", dans; *Zaïre-Afrique,* p. 359-377.

LUMENGANESO Kiobe, 1995, *Kinshasa : genèse et sites historiques.* Kinshasa Arnaza-Bief.

MABIALA, Pamphile (éd), 2004, *La nouvelle histoire du Congo. Mélanges eurafricains offerts à Frans Bontinck cicm.* Cahiers africains n°65-66-67. Tervuren/Paris, MRAC/L'Harmattan.

MARCHAL, Jules, 1996, E.D. Morel contre Léopold II. L'histoire du Congo 1900-1910. 2 tomes. Paris, L'Harmattan.

MARCHAL, Jules, 2000, *Histoire du Congo 1910-1945.* 2 tomes. Borgloon, Paula Bellings.

M'BOKOLO, Elikia, 1992, Afrique Noire. Histoire et Civilisations. Tome II, XIXè et XXè siècles. Paris, Hatier-Aupelf, 1992.

M'BOKOLO, Elikia, 1995, Afrique Noire. Histoire et Civilisations. Tome I, XVè au XVIIIè siècles. Paris, Hatier-Aupelf.

MERLIER, Michel, 1962, Le Congo. De la colonisation belge à l'indépendance. Paris, Maspero.

NDAYWEL è NZIEM, Isidore, 1998, Histoire générale du Congo. De l'héritage ancien à la République Démocratique. Paris/Bruxelles, Duculot/De Boeck.

PAIN, Marc, 1984, *Kinshasa. La ville et la cité*. Paris, Orstom, 1984.

PEEMANS, Jean-Philippe, 1997, *Analyse des processus de développement.* Note introductive pour les études de cas. Document de travail. Louvain-la-Neuve, Institut d'Etudes du Développement.

PEEMANS, Jean-Philippe, 2002, Le développement des peuples face à la modernisation du monde. Les théories du développement face à l'histoire du développement "réel" dans la seconde moitié du XXè siècle. Louvain-la-Neuve/Paris, Academia-Bruylant/L 'Harmattan.

RAYMAEKERS, Paul, 1964, L'organisation des zones de squatting. Elément de résorption du chômage structurel dans les milieux urbains des pays en voie de développement. Application au milieu urbain de Léopoldville. Paris, Editions universitaires.

ROSTOW, Walt Whitman, 1960, *The Stages of Economic growth : a non communist Manifest.* Cambridge, Cambridge University Press.

VANSINA, Jan, 1973, *The Tio Kingdom of the Middle Congo 1880-1892*. London, Oxford University Press.

VANSINA, Jan, 1990, Paths in the Rainforests: toward a history of political tradition in equatorial Africa. London, Currey.

VANSINA, Jan, 2004, *How societies are born: governance in West Central Africa before 1600.*Charlottesville (VA), University of Virginia Press.

VERLEYEN, Emile, 1950, *Congo. Patrimoine de la Belgique*. Bruxelles, Ed. de Visscher.

WALLERSTEIN, Immanuel, 1980, Le système du monde du XVè siècle à nos jours. Tome 1, Capitalisme et Economie-monde, 1450-1640. Paris, Flammarion.

WALLERSTEIN, Immanuel, 1985, Le système du monde du XVè siècle à nos jours. Tome 2 : Le mercantilisme et la consolidation de l'économie-monde européenne, 1600-1750. Paris, Flammarion.

WALLERSTEIN, Immanuel, 2002, *Le capitalisme historique*. 3ème éd. Paris, La Découverte.

WHYMS, 1956, *Léopoldville, son histoire de 1881 à 1956*. Bruxelles, Office de publicité.